

Mémoire de fin d'études : " L'exploration urbaine comme pratique de dénonciation et de valorisation des espaces abandonnés".

Auteur : Leroy, Madeleine

Promoteur(s) : Le Coguiéc, Eric

Faculté : Faculté d'Architecture

Diplôme : Master en architecture, à finalité spécialisée en art de bâtir et urbanisme

Année académique : 2023-2024

URI/URL : <http://hdl.handle.net/2268.2/21242>

Avertissement à l'attention des usagers :

Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.

Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.



L'EXPLORATION URBAINE COMME PRATIQUE DE DÉNONCIATION ET DE VALORISATION DES ESPACES ABANDONNÉS



UNIVERSITÉ DE LIÈGE, FACULTÉ D'ARCHITECTURE
ANNÉE ACADÉMIQUE 2023 - 2024

TRAVAIL DE FIN D'ÉTUDES PRÉSENTÉ PAR
MADELEINE LEROY EN VUE DE L'OBTENTION DU
GRADE DE MASTER EN ARCHITECTURE.

SOUS LA DIRECTION DE MONSIEUR LE COGUEC

Vigilant et inventif, l'enfant qui n'a ni passé, ni références, ni jugements de valeur, vit, s'exprime, joue dans la liberté.

— Arnaud Desjardins



Fig. 1 : Photo personnelle : Le mini Versailles (France)

Je tiens à remercier sincèrement Monsieur Le Coguiec pour son attention, ses conseils précieux et ses nombreux enseignements sans lesquels ce mémoire n'aurait pas présenté les mêmes qualités.

Ma gratitude est aussi portée à l'attention de Monsieur Kunysz pour ses pistes de recherche, évoquées au commencement de cette étude, qui m'ont ouvert un large champ de réflexion et qui ont permis de débiter le travail présenté ici.

Je remercie également Monsieur Nicks pour son soutien et son inspiration qui ont largement contribué à la construction de ce mémoire.

Ma reconnaissance va également à l'ensemble des professeurs de la Faculté pour leurs enseignements. Tout au long de mon parcours académique, ils n'ont eu de cesse de transmettre leur passion, attisant toujours davantage mon attrait pour ce bel univers qu'est l'Architecture.

SOMMAIRE

INTRODUCTION	6
1. Une première expérience	6
2. Enjeux et questionnements	8
3. Méthodologie	13
4. Contexte de l'étude	15
PARTIE 1 : NATURE ET MISE EN PERSPECTIVE DE LA RECHERCHE	16
1. Naissance de l'urbex	16
1.1. Les ruines	
1.2. L'expansion de l'urbex	
2. Essence et caractéristiques de la pratique	19
2.1. Structure	
2.2. Règles	
2.3. Les différentes relations sociales	
3. Problématique de l'illégalité	25
3.1. La valeur de l'intrusion	
3.2. Les limites de la légalité	
4. Diffusion par les médias	29
4.1. Popularisation de l'urbex	
4.2. Marchandisation des adresses	
5. Différents points de vue sur la réalité de l'urbex	32
5.1. Le tourisme de l'abandon (Aude Le Gallou)	
5.2. Le tourisme et la contre-culture (Aude Le Gallou)	
5.3. Faire mémoire (Nicolas Offenstadt)	
5.4. La pratique performative de la mémoire (Sophie Devirieux)	
5.5. Pratiques transgressives (Léa Muller)	

PARTIE 2 : ANALYSES THEMATIQUES	37
1. Esthétique de l'abandon	37
1.1. Notion d'esthétique de l'abandon	
1.2. La dégradation de l'architecture avec le temps	
1.3. L'impact de la végétation	
1.4. Les atmosphères intérieures	
2. Architecture de l'abandon	44
2.1. Les styles architecturaux	
2.2. Analyse approfondie de plusieurs expériences	
3. Friches urbaines ou lieux abandonnés	53
3.1. Notion de friches urbaines et de « lieux abandonnés »	
3.2. La valeur de l'oubli	
3.3. Post-friche : la reconquête urbaine	
3.4. Peut-on toujours parler de « lieux abandonnés » ?	
4. Valorisation du patrimoine abandonné	63
CONCLUSION	66
BIBLIOGRAPHIE	68
TABLE DES FIGURES	70

INTRODUCTION

1. Une première expérience...

Château Wolfenstein, Saint-Ode, Belgique, 18 décembre 2017...

L'air est froid, la forêt qui entoure l'imposante bâtisse est recouverte d'un épais manteau blanc. La neige fraîche craque sous nos pas tandis que se profile devant nous les tours majestueuses du manoir. L'édifice semble en parfait état de conservation comme s'il n'avait jamais été oublié, pourtant l'absence de vie et le silence qui se propage indique que nous sommes au bon endroit. L'atmosphère est lourde, chargée d'une histoire forte qui transparait jusque dans les façades. Construit dans les années 1930, le château Wolfenstein de son vrai nom Château du Celly, accueillit après la seconde Guerre mondiale un centre hospitalier d'anciens prisonniers de guerre. Par la suite, il est transformé en maison de retraite mais l'établissement sera fermé pour des problèmes de normes. Le domaine est cédé à la Province en 1992, après cette date, la propriété est laissée à l'abandon et ne trouvera aucune nouvelle fonction à y implanter. Le château se trouve sur un grand domaine, occupé aujourd'hui uniquement par un centre hospitalier. Après que les derniers occupants du manoir aient quitter la propriété, la bâtisse fut abandonnée et continue désormais sa lente dégradation sans perspective de réhabilitation.

De l'extérieur, l'imposante façade en pierre avec ses fenêtres à croisée obstruées, ses tours crénelées et sa toiture massive dégagent une ambiance particulière, hors du temps qui invite à s'y engouffrer pour en découvrir ses mystères cachés. Nous entamons un rapide repérage des alentours afin de repérer un éventuel accès qui nous permettrait d'entrer et de découvrir les quelques objets qui pourraient encore demeurer à l'intérieur. Cependant, l'accès n'est pas évident, nous tournons un moment autour de la bâtisse sans parvenir à dénicher une entrée. Alors que tout espoir semblait perdu et que nous nous dirigeons vers notre point de départ, j'aperçus une étroite fenêtre dont la vitre semble brisée en son centre. Le petit trou permet tout juste d'y engouffrer un bras pour ouvrir le châssis depuis l'intérieur mais le passage est très étroit, nous parvenons tout de même à nous faufiler pour accéder aux anciennes caves. Une odeur forte d'essence se dégage, des câbles électriques jonchent le sol et un bruit sourd de moteur toujours en marche, nous fait alors douter de l'abandon total du château. Nous décidons tout de même de poursuivre notre visite et nous accédons au rez-de-chaussée du bâtiment. Finalement, aucune caméra de video surveillance à l'horizon ou autre système de sécurité présent qui

nous ferraient rebrousser chemin, la voie est libre pour découvrir les merveilles cachées que cet espace en détérioration a à nous offrir. Les motifs esthétiques ne manquent pas : boiseries d'époque tapissant les parois, escalier massif, vitraux colorés à demi brisés. L'état de conservation du château est impressionnant, dans la grande salle à manger, une imposante table semi dressée fait face à une cheminée démesurée richement décorée. Aux étages de longs couloirs déserts invitent à prendre conscience de la démesure de cet édifice et de l'oubli auquel il fait face. Sur les murs quelques graffitis esquissent des couleurs chatoyante venant contraster la morosité des teintes sombres du manoir. La visite se poursuit par un accès à l'une des tours, la vue est à couper le souffle, le domaine surplombe les collines boisées des Ardennes, les jeux de toitures enneigés se mélangent avec les lucarnes et les tours caractéristiques de la richesse de ce secteur géographique à cette époque.



2. Enjeux et questionnements

L'Homme a toujours voué un culte aux ruines et à l'imaginaire qui s'en dégage. Le monde de l'abandon fascine et inquiète à la fois. Ces dernières années, cet univers autant attirant que repoussant connaît un engouement certain à travers la pratique de l'exploration urbaine ou communément appelée « l'urbex ». Cette nouvelle tendance consiste à s'introduire dans des sites à l'abandon, et souvent dans l'illégalité la plus totale (Le Gallou, 2018). Mais d'où provient cette fascination pour l'abandon ? Qui sont les pionniers de cette pratique ? Et par quels moyens a-t-elle pris une si grande ampleur sur cette dernière décennie ? Autant de questions importantes à la compréhension du contexte dans lequel s'établit la construction d'une nouvelle forme d'esthétisme ; l'esthétique de l'abandon. Cette question de l'esthétique de l'abandon que je me dois de définir est le point de départ de ce mémoire.

Par définition, l'esthétique est la science du beau, elle se rapporte à la beauté, l'élégance, la grâce, ce qui entre en totale contradiction avec la perception de l'abandon comme étant la représentation du chaos, de l'échec, et même parfois du danger. En bref, l'abandon suscite un sentiment de dégoût ce qui est bien à l'opposé de cette notion d'esthétique. Pourtant, aujourd'hui, avec l'apparition de l'urbex, une nouvelle perspective émerge, il est possible de trouver du « beau » dans des lieux dont on ne soupçonnait aucunement qu'ils en possédaient les qualités. Souvent associé à des caractéristiques répulsives, un espace à l'abandon, qui a première vue n'a d'autre spectacle à offrir que sa dégradation progressive, devient le théâtre d'un nouveau type d'attractivité (Le Gallou, 2018). Cette pratique naissante s'établit sur un sentiment de contradiction ; **comment et pourquoi ces espaces à l'abandon pourtant révélateurs d'une dévalorisation connaissent-ils un tel succès jusqu'à, dans certains cas, devenir des attractions touristiques ?**

L'esthétique de l'abandon matérialisée par la détérioration lente que crée l'usure du temps et la reconquête de la végétation crée une atmosphère particulière que je placerais à l'opposé de la norme actuelle qui tend vers un monde régi par le contrôle et la surveillance. Un sentiment d'opposition aux règles établies se dégage, l'explorateur urbain peut alors être perçu comme un anticonformiste qui ouvre de nouvelles perspectives. L'urbex n'est pas uniquement basé sur une visite de lieux abandonnés tel que l'on peut la concevoir dans un cadre touristique, mais il génère également une attirance toute particulière à travers le fait que ces explorations sont souvent proscrites et renvoient donc

un sentiment d'aventure qui nous emporte au delà des limites du possible et de l'autorisé. L'imaginaire de l'abandon se rattache à l'idée que les adeptes de cette pratique sont des explorateurs découvrant des ruines cachées aux yeux de tous. En outre, cette activité peut presque être considérée comme dénonciatrice, à l'image du parkour, pratique visant à concevoir de nouveaux itinéraires en utilisant l'ensemble du mobilier urbain à disposition, qui révèle lui aussi de nouvelles trajectoires insoupçonnées (Offenstadt, 2022). Ce contraste offre à ce nouveau sport urbain une dimension unique qui attise la curiosité de plus en plus d'adeptes.

Durant ces dernières années, je me suis intéressée à l'exploration urbaine. Mes différentes expéditions m'ont emmené aux quatre coins de la Belgique et de la France sur des sites aussi variés qu'exceptionnels. En effet, l'urbex se pratique autant dans l'intimité d'une petite maison rurale que, à l'inverse, en plein air sur un ancien charbonnage ou site industriel qui offrira une perspective bien différente de par la dégradation matérielle, l'usure du temps et la domination de la végétation. Il prend même parfois des formes encore plus diverses telle la cataphilie qui consiste à explorer les catacombes des villes. Un exemple bien connu est celui du réseau souterrain parisien. Ou encore, la toiturophilie, pratique consistant à déambuler de toit en toit tel un funambule (Offenstadt, 2022). L'urbex présente donc de nombreux enjeux qui varient selon le site visité, mais pas uniquement, les profils d'urbexeur sont également très divers. Les objectifs attendus d'une exploration peuvent être multiples, mais ils sont presque toujours liés, comme nous le verrons, à cette notion d'esthétique de l'abandon.



Fig. 3 : Photo personnelle : Le Cockerill (Seraing, Liège)



Fig. 4 : Photo personnelle :
Charbonnage Forte-Taille (Belgique)

Au cours de mes nombreuses explorations, j'ai finalement accumulé plus de questions que je n'en ai résolues. Notamment, quant au passé des bâtiments: comment se retrouvent-ils abandonnés et pourquoi sont-ils laissés dans un tel état? Y a-t-il encore des propriétaires? Beaucoup de questions demeurent mais la pratique de l'urbex en elle-même m'intrigue tout autant. **Revalorise-t-elle des lieux laissés pour compte? Ou au contraire, est-elle le moteur de sa destruction par sa popularisation?** En tous cas, elle influence notre perception des stéréotypes ancrés dans notre société selon lesquels ces édifices en ruine ne présentent aucun intérêt.

Mes premières interrogations liées à la pratique de l'urbex portaient plutôt sur le passé du bâtiment : les raisons pour lesquelles il est abandonné, pourquoi les propriétaires ont-ils laissé le lieu dans cet état ? La question de l'abandon en elle-même est très riche : il serait intéressant d'en étayer les causes. Il en va de même pour la reconversion de ces lieux, objet de points de vue souvent contradictoires. Pour l'explorateur urbain, toute la beauté qui caractérise le lieu se trouve dans la détérioration. Une restauration potentielle détruirait le travail lent du temps et de la végétation au profit de la beauté préconçue que veut atteindre notre société et qui tend vers un système ordonné où le chaos n'a aucune place. Ce rejet de l'abandon et du chaos qui le caractérise est matérialisé par l'enfouissement de ses friches urbaines par des palissades et autres systèmes occultants ces espaces dévalorisés. Pourtant, ce chaos peut également receler des formes d'esthétisme diverses et parfois insoupçonnées comme un lierre courant le long d'une façade, qu'un peu de mousse contrastant sur la pierre bleue ou qu'un rayon de soleil ondulant à travers la charpente laissée nue par les ardoises qui jonchent désormais le sol. Les modèles esthétiques sont nombreux. La détérioration liée à l'abandon et à l'usure du temps peut être apparentée au travail d'un artiste peignant sa toile. Tel un grand peintre, le temps dessine ses propres schémas. Mon expérience sur le terrain me pousse à prendre parti pour cet esthétisme de l'abandon, bien que la beauté qu'il recèle ne doit pas être perçue de la même façon chez tout le monde mais n'est ce pas le propre de la beauté ? Je poserai donc la question au combien cruciale de la part que représentent la beauté, l'esthétique, l'art et l'architecture dans cette activité. J'évoquerai également des aspects connexes à la problématique principale tel qu'entre autres : les relations sociales (voisinage), la valeur de l'intrusion et la légalité. Cette dernière représente un frein réel à la pratique de l'urbex ; il ne faut pas la sous-estimer mais elle en est également l'un des moteurs d'attractivité. Cependant, dans le cadre de

cette étude, je souhaite démontrer l'intérêt réel de l'urbex qui, dans certaines circonstances, pourrait être pris en considération par la justice.

Ce mémoire questionne la notion d'abandon et les formes d'esthétisme qui y sont attachés. Il tente également de répondre et de définir le rôle que l'urbex peut avoir sur la valorisation d'un patrimoine oublié. Ces dernières années, l'urbex connaît un essor certain ; les chaînes Youtube se multiplient ainsi que les sites internet et autres systèmes de publication de données relatant des découvertes toujours plus extraordinaires que font les adeptes. **Mais cet engouement n'a-t-il que des points positifs ou au contraire recèle-t-il des failles qui auraient une ascendance négative sur la pérennité de ces lieux ? En définitive, l'exploration urbaine a-t-elle un impact concret sur la revalorisation du patrimoine abandonné ?** La questionnement porte sur la compréhension de cette pratique et des impacts directs qu'elle possède autant sur la préservation de l'architecture que sur des domaines bien différents comme la divulgation d'un monde privé, intime qui devrait peut-être le rester. L'urbex est une activité complexe qui joue un rôle important, à la fois, sur l'ouverture d'esprit et sur les potentiels qui s'y rattachent. L'exploration urbaine interroge les représentations de l'abandon et initient certaines appropriations de ces espaces par cette pratique. L'abandon est pourtant en définition un espace absent de toutes fonctions ou appropriations. **Mais dès lors que ces espaces oubliés retrouvent un semblant d'activité, peut-on toujours les qualifier de « lieux abandonnés » ?** Cette recherche tente de définir un seuil entre lieux abandonnés et attractions touristiques. Où situer l'abandon quand il est source d'appropriation ?

La question se pose également de comprendre dans quelle mesure l'urbex peut-il apporter une plus-value au monde architectural ? Cette pratique initie-t-elle des modifications dans la pensée et les habitus ? Revalorise-t-elle vraiment ce patrimoine abandonné ou au contraire joue-t-elle un rôle dans sa destruction ? Ces questions s'intègrent dans une pensée moderne, défiant les limites de l'autorisé et du légal tout en remaniant la notion d'esthétique telle qu'elle fut définie jusqu'alors.



Fig. 5 : Photo personnelle : Château de l'Alchimiste (France)

3. Méthodologie

Les modalités de recherche sur lesquelles s'appuient ce mémoire sont basées sur une approche tentant de qualifier plutôt que de quantifier. Devant la subjectivité du sujet, il me paraissait plus judicieux d'appréhender cette enquête par l'analyse des différents discours, pratiques et autres représentations permettant de rendre compte de la complexité que peut sous-tendre cette question de recherche. Des comparaisons statistiques pourraient également faire l'objet d'une recherche visant à déterminer et quantifier davantage les caractéristiques récurrentes observables dans cette pratique, mais l'objet de cette recherche ne se trouve pas dans le désir de quantifier mais bien de comprendre les qualités apportées par ce nouveau sport urbain principalement en terme d'esthétisme de l'abandon. Le travail d'enquête réalisé se fonde sur un croisement entre pratique sur le terrain, analyse de contenu et entretien semi-directifs. L'essentiel de la recherche se trouve dans l'approche par le terrain, cette méthode permet de comprendre réellement les enjeux liés à ces lieux abandonnés, et pourquoi ils connaissent aujourd'hui une valorisation certaine. (Le Gallou, 2018)

Partant d'un point de repère chronologique, je propose de décrire d'abord l'approche pragmatique, avant d'approfondir par une démarche plus scientifique. Il y a quelques années, j'ai commencé à pratiquer l'urbex pour mon plaisir personnel, et sans vraiment m'en rendre compte je débutais déjà mes recherches. Aujourd'hui, un choix a été opéré et tout naturellement il s'est porté sur cette passion, qui ne concerne pas uniquement la curiosité, la découverte, le tourisme, mais aussi d'autres aspects tout aussi importants que l'esthétique, l'art, l'architecture, l'histoire et la géographie.

Mes recherches ont débuté par une pratique sur le terrain, en étant confrontée à presque tous les types de situations que peut offrir l'urbex. Je peux donc poser un regard suffisamment critique sur les différents récits rapportés pour y avoir été moi-même confrontée. Toutefois, chaque approche est particulière et varie en fonction des attentes que se fait le visiteur d'un site à l'abandon. Il est donc important de confronter plusieurs points de vue qui ont une approche différente de la pratique de l'urbex. J'évoquerai notamment une jeune photographe qui n'hésite pas à passer deux heures dans la même pièce pour effectuer des réglages. Elle pratique également un type de photographie assez répandu : des photos dénudées sur un fond en ruine. Nicolas Offenstad y fait référence dans son ouvrage et explique que cette pratique est issue du

contraste entre la perfection de la peau lisse et le côté décharné que crée l'usure du temps (Offenstadt, 2022). Il y a également des personnes qui ont fait de cette pratique leur gagne-pain, je pense notamment aux youtubeurs, ainsi que certains groupes dissidents proposant de vendre des adresses ou encore en organisant des visites groupées des lieux comme dans les tunnels de l'ancien métro de Charleroi.

Le monde de l'urbex est très vaste et connaît un engouement certain ces dernières années. Le fait que cette pratique soit étroitement liée au partage photographique sur les réseaux sociaux aide énormément dans la construction d'une réflexion. De même que les nombreux domaines qui y sont étroitement rattachés, je pense au street-art, à l'imaginaire des jeux vidéos, des films post-apocalypse, etc, et dans un ordre moins actuel, au parallèle qui peut être tissé avec l'archéologie des ruines antiques (Offenstadt, 2022). C'est pourquoi il est important de soutenir le discours par des représentations iconographiques, appuyant et complétant la recherche directement et non par le biais d'annexes en fin d'étude.

En ce qui concerne la méthode pure pour l'élaboration de la recherche, je suis le procédé qui vise à scinder la recherche en différentes phases d'approche par un système de réflexion inductif et le plus rhizomatique possible. La première phase du procédé consiste à vivre une expérience qui interpelle et de laquelle découle certaines questions. Dans le cadre de ma question de recherche, cette première phase se rapportait à visiter des sites à l'abandon et de rendre compte à partir du terrain même des enjeux que peuvent induire la pratique de l'urbex. La deuxième étape se concentre sur de la description, le but étant de se souvenir en détail des événements et de décrire tous les tenants et les aboutissants qui caractérisent la situation choisie. La troisième phase vise à comprendre par le biais de sources scientifiques et autres procédés, comme le dessin, qui peuvent aider à la compréhension du sujet et l'élaboration de la question de recherche. La dernière phase consiste à être réflexif, c'est ici que les interprétations prennent leur importance, selon la littérature scientifique récoltée, nous nous devons de questionner la pertinence du discours tenu et la valeur de son apport à la recherche scientifique. Cette étape réflexive tend à partager le savoir récolté et d'en tirer les ajustements qui s'imposent sur la question de recherche établie.

4. Contexte

La pratique de l'urbex présente divers atouts : l'esthétique, l'art, l'architecture, le patrimoine, l'histoire, le tourisme, l'aventure, les relations sociales et bien d'autres. Certains de ces avantages peuvent parfois s'avérer être des inconvénients, notamment les relations sociales qui peuvent parfois être conflictuelles si des points de vue opposés se rencontrent, de même que le lien étroit qu'entretient l'exploration urbaine avec l'illégalité. De ce fait, l'urbex touche de nombreux domaines que je me dois de structurer. Je commencerai par aborder la question de la naissance et de l'histoire de cette pratique rattachée à l'esthétique des ruines. Je continuerai en abordant la pratique en elle-même, sa structure, ses règles associées à cette question d'esthétique et de légalité.

Dans un second temps, après avoir défini ce qu'était l'urbex et les différentes caractéristiques qui le composent, j'évoquerai le thème de la diffusion par les médias ainsi que les différents points de vue sur cette pratique. Des arguments des divers spécialistes et pratiquants seront confrontés quant aux fondements de cette pratique, ses origines, le pourquoi de son existence et de sa popularité grandissante, toujours en lien avec la grande part d'esthétique qui est présente et du côté illégitime de cette pratique.

Enfin, je déterminerai les points cruciaux qui font de l'urbex un moteur de revalorisation pour le patrimoine abandonné. Cette pratique récente comporte, en effet, de nombreuses caractéristiques, parfois peu perceptibles, qui font de ce sport urbain une activité plus complexe qu'il n'y paraît. Ainsi en est-il de la question de l'esthétique, laquelle sera analysée plus en profondeur. Controversée dans le secteur de l'abandon, elle se rattache à des atmosphères particulières. La détérioration par le temps invite à revoir cette notion d'esthétique : la beauté architecturale réside-t-elle nécessairement dans la nouveauté ?



Fig. 6 : Photo personnelle : Château du Haut-bois (Belgique)

1. Naissance de l'urbex

1.1. Les ruines

Sur le plan historique et artistique, les premiers signes d'intérêt pour les ruines apparaissent déjà dans la poésie latine, mais elles sont perçues comme les fragilités du monde ; c'est un poids dont il faut se débarrasser. Le regard change à partir de la Renaissance, où le style antique devient le modèle à suivre. A l'époque classique, avec la redécouverte de Pompéi et d'Herculanum, les ruines reprennent une place clé dans la construction de l'art et de l'architecture. Puis c'est au XVIIIe siècle, que le culte des ruines s'impose jusqu'à dépasser les frontières de l'Europe. On retrouvera également cette esthétique des ruines dans les oeuvres romantiques de Piranesi (1720-1778) et Hubert Robert (1733-1808). A partir de la fin du XVIIIe siècle, les riches élites intègrent ces ruines à leur composition de parcs et de jardins. Les ruines ont donc depuis toujours suscité un intérêt certain de par l'histoire qu'elles véhiculent. (Offenstadt, 2022)



Fig. 7 : Pompéi (Italie)

Ainsi ces ruines sont le témoin d'un passé disparu, des archives à ciel ouvert qu'il est important de conserver. L'urbex peut également être associé aux visites des contrées méconnues par les explorateurs des XVIIe et XIXe siècles, de même qu'aux fouilles plus récentes menées dans la vallée des rois en Egypte. L'exploration urbaine touche à la fois le tourisme et l'archéologie, leur point commun se situe dans l'envie de découvrir. La ruine est perçue comme une opportunité d'un nouvel espace d'activités qui a la qualité de conserver le patrimoine. (Offenstadt, 2022)

Le lien qui existe entre le tourisme des ruines et l'exploration urbaine se trouve dans le désir de connaître notre histoire, de laisser flâner notre imagination à ce que fut la vie de nos prédécesseurs. L'Homme veut comprendre d'où il vient, d'où proviennent ses racines et comment elles se sont bâties. L'esthétique des ruines joue également un rôle clé dans l'attrait que peuvent susciter ces sites. Une atmosphère forte se dégage, la détérioration et l'usure du temps invitent à revoir cette notion d'esthétique, notion qui va se voir davantage bouleversée par l'apparition de la pratique de l'urbex. Offrant des ambiances parfois chaotiques, l'esthétique de l'abandon apparaît ici comme un moteur d'innovation, ouvrant de nouvelles perspectives sur ce qui est considéré comme « beau et attrayant ».

1.2. L'expansion de l'urbex

Comme l'attestent ces différents courants, l'exploration urbaine existe depuis des siècles. La différenciation qui s'opère avec la pratique actuelle n'apparaît qu'avec la désindustrialisation des années 1970-1990, particulièrement en Europe et aux États-Unis. Cette ancienne pratique commence à se répandre et se structurer. Les causes de cet attrait pour l'abandon sont diverses ; le désir de l'exploration, le goût de l'aventure, de l'interdit mêlé à une dimension sportive, ou encore la curiosité historique et architecturale. Progressivement, la pratique se répand mais elle ne connaîtra sa vraie ascension que par le biais des réseaux sociaux des années plus tard. (Offenstadt, 2022)

L'exploration urbaine connaît une popularisation grandissante cette dernière décennie principalement par le lien étroit que cette pratique tient avec les réseaux sociaux. Cette diffusion a eu pour effet de multiplier par dix le nombre d'articles de presse publiés sur le sujet sur moins de dix ans. Cet engouement est accentué par l'imaginaire des jeux vidéo très présents dans notre société, rattaché au combat ou à la poursuite dans des villes en ruine qui génèrent une dimension créative à la pratique (Offenstadt, 2022). Cette popularité doit également son origine à Jeff Chapman ou plus communément appelé dans le monde de l'urbex : Ninjalicious. Cet explorateur urbain canadien est à l'origine du mot « urbex » - qui est en réalité la contraction de *urban* et *exploration* - apparu pour la première fois dans ses publications de 1996 : « *Infiltration : le magazine des endroits où vous n'êtes pas supposés aller.* ». Il y précise que les explorateurs urbains se perçoivent comme des « gardiens » du passé et non des vandales. Dans son ouvrage de 2005 (accès à toutes les zones), qui fait office de guide à l'exploration, il conseille de suivre la maxime naturaliste qui tend à ne rien laisser, excepté son empreinte. (Devirieux, 2016)

Aujourd'hui, rares sont ceux qui n'ont jamais entendu le mot « urbex ». L'engouement pour cette activité ne cesse de croître. Les chaînes youtube et autres reportages sur le sujet se multiplient. Le tabou auquel cette pratique est étroitement rattaché, et qui est à la base de sa création et son attrait, est mis à mal par son expansion et son succès. Ce sentiment privilégié de découvrir un endroit caché où peu se sont aventurés auparavant est en voie d'extinction si la popularisation de l'urbex atteint une certaine démesure.

2. Essence et caractéristiques de la pratique

2.1. Structure

Ce lien entretenu par l'Homme avec les ruines a forgé au fil des ans un désir intemporel de découvrir ce monde mystérieux de l'abandon. Aujourd'hui, cet engouement se traduit par la pratique de l'urbex et se rattache à une dimension qui a évolué avec son temps. En effet, l'urbex ne consiste pas uniquement dans le fait de visiter des sites abandonnés. Il est également basé sur le goût de l'aventure, en bravant les limites de la légalité. Tel est le défi, voire le dilemme qui se présente ici. Le caractère « illégal » de cette pratique influence son processus car l'urbex n'est pas une pratique totalement libre comme elle pourrait le laisser sous-entendre. Elle répond en réalité à un procédé précis que je classerais en quatre étapes ; il est également régi par un certain nombre de règles.

La première étape de ce procédé peut être assimilée à un vrai travail d'enquêteur. En effet, l'urbex est un monde fermé réservé à un petit cercle d'initiés, les adresses sont dissimulées et ne se transmettent que par un système de troc. Il est donc difficile de débiter dans cette pratique mais une fois le processus lancé, on se rend vite compte du nombre élevé de lieux ou monuments abandonnés. La variété des sites atteste de la diversité et de l'importance de la présence de lieux laissés à l'abandon.

Après identification de l'adresse, il faut en trouver l'accès et cette étape peut parfois s'avérer ardue. Les obstacles présents obligent le visiteur à recourir à ses capacités physiques : sauter quelques murets ou rencontrer quelques ronces sur le chemin ne sont pas à exclure, mais « le jeu en vaut la chandelle ». Certains lieux sont extrêmement bien protégés contre les intrusions. Je pense notamment à l'expérience vécue à Cockerill à Liège. Pour parvenir à s'infiltrer, il fut nécessaire de passer cinq grillages, certains par le biais d'anciens tunnels situés à vingt mètres du sol ; ils permettaient autrefois la circulation des produits entre les différents bâtiments. De plus, la tôle était rouillée : on pouvait voir les vaisseaux de lumière percés la carcasse de ce passage précaire. Tout ce cheminement a finalement duré autant de temps que la visite en elle-même. Cette phase d'approche révèle l'un des grands plaisirs de l'urbex qui fait écho au côté aventurier et explorateur de cette pratique. Se faufiler discrètement, grimper, ramper, tel un espion dans un film ou l'un de nos héros préférés dans un jeu vidéo, l'urbex nous emporte dans un monde régi par des règles qui lui sont propres et que seule cette pratique peut offrir.

Au-delà de la difficulté de passer les différents obstacles qui entravent l'accès au lieu, il existe un autre frein : le voisinage. Certains aux aguets, prêts à « dégainer » leur téléphone pour prévenir la police, d'autres prêts à en découdre par leurs propres moyens, considérant presque le lieu comme leur bien personnel ou d'autres malheureusement plus rares ouverts à la discussion et à cette pratique. La situation peut donc parfois devenir très cocasse. Il faut passer les différents obstacles tout en restant discret et en contenant la grande dose d'adrénaline provoquée par le stress de se faire repérer. Le moment précis de l'accession au lieu est donc l'un des plus palpitants de la visite, avec la satisfaction qui suit d'être entré sans encombre et la joie de découvrir ces merveilles cachées.

Une fois toutes ces étapes franchies, la visite peut commencer. L'explorateur urbain laisse tomber sa casquette d'aventurier pour enfiler celle de photographe. L'urbex est, en effet, étroitement lié à la photographie, du moins pour les pratiquants réguliers qui cumulent les visites. La prise de photos est essentielle, l'objectif étant de tirer les meilleurs clichés du lieu et souvent par la suite de les partager sur les réseaux sociaux. La visite du lieu en elle-même est à l'image d'une visite touristique, excepté le fait qu'il est souvent interdit dans le domaine public d'interagir avec les éléments exposés. L'urbex, à l'inverse, permet une interaction avec le contexte. Toujours avec l'objectif de tirer le meilleur cliché, les explorateurs urbains se permettent de déplacer certains objets ou même dans certains cas les plus extrêmes de ranger et de réaménager complètement les lieux pour leur rendre leur splendeur d'antan. Pour les plus curieux, aucune règle n'interdit une fouille plus approfondie. Si des documents ou des vieux journaux sont encore présents, ils peuvent fournir des informations sur l'histoire du lieu, voire sur la cause et le moment de son abandon. Ou plus encore, qui vivait là? À quoi ressemblaient les habitants? Si l'on cherche quelque peu, beaucoup de questions peuvent être résolues.

La dernière phase est optionnelle et ne concerne probablement qu'une partie restreinte des pratiquants. Elle s'effectue une fois la visite terminée, le moment étant venu de se replonger dans l'expérience vécue. Les photos défilent et le souvenir des sensations perçues nous envahit. Pour les adeptes du partage de leurs clichés sur les réseaux, c'est le moment de trier, de retoucher et enfin de publier la photo pour laquelle il a fallu tant se démener. Ce partage des clichés sur les réseaux est contestable d'un point de vue légal. Certains clichés exposent des données à caractère personnel. Bien que ces informations ne sont aucunement rattachées aux propriétaires, elles sont tout de même intimes et

méritent donc une réflexion plus approfondie sur les limites du partage autorisé dans le cadre légal.

2.2. Règles

Le monde de l'urbex, bien que sensé être totalement exempt de règles, ne l'est pas vraiment. Il existe en réalité quatre règles qui encadrent une expédition : la première étant de ne pas divulguer les adresses trouvées. Cette règle se justifie de par le désir de préservation du lieu et des pillages potentiels de personnes mal intentionnées, mais également par le fait que les adresses sont difficiles à trouver. Il va donc de soi que la transmission de cette information durement acquise a un prix. Toujours dans le but de préserver les sites, les urbexeurs dissimulent le nom des adresses par un nom de code. Dans son ouvrage, Nicolas Offenstadt cite l'exemple de l'Orient Express comme pseudonyme pour un train abandonné. Le paradoxe avec cet exemple, c'est que son nom n'est pas un nom de code. J'ai eu l'occasion de visiter ce train et lors de mes recherches pour trouver son emplacement, j'ai appris qu'il s'agirait en fait du premier train haut de gamme parcourant l'Europe et il se nommait bien l'Orient Express.



Fig. 8 : Photos personnelles : l'Orient Express (Belgique)

La deuxième règle est de ne rien forcer ou briser pour entrer dans le lieu. Ceci instaure directement un rapport différent d'une infraction pour des motifs cupides. Il faut donc attendre que quelqu'un ait forcé l'entrée pour pouvoir y accéder. Cette règle est à nuancer car un petit coup d'épaule est possible et tant qu'il ne crée pas de dommages irréversibles, il est accepté. Le cadre de ces règles n'est donc pas complètement fixe. Personnellement, j'ai pour coutume, s'il y a présence d'un obstacle par exemple, de le remettre en place une fois la visite terminée pour ne pas faciliter l'accès aux autres visiteurs qui voudraient s'y aventurer.

La troisième règle consiste à tout laisser en état : il ne faut rien dégrader et être respectueux de l'endroit. Les graffeurs sont également soumis à cette éthique bien qu'ils ne s'inscrivent pas dans le même contexte moral.

La dernière règle est de ne rien emporter. Il est important de ne pas oublier que, même si le lieu est abandonné, cela ne signifie pas forcément qu'il n'y a aucun propriétaire. Il faut donc ne rien emporter, même si apparemment les objets n'appartiennent plus à personne. Mais ce raisonnement est à nuancer fortement, car, derrière chaque lieu, se trouve une histoire. Les motifs de son abandon sont très fréquemment liés à un évènement dramatique comme une faillite, un conflit d'héritage, l'absence d'acheteur, etc. Il s'agit rarement d'une personne qui quitte tout pour partir vivre sous des cieux plus cléments. Il y a donc, pour moi, un certain respect à avoir à l'égard des différents objets de valeur ou non qui se trouvent encore sur place. Se faire prendre dans un tel lieu avec votre appareil photo ne posera sûrement pas de problème mais dans le cas où vous tenteriez de reprendre un petit souvenir, la situation deviendrait certainement plus délicate.

L'exploration urbaine comporte donc des limites et n'est pas libre de toutes actions. Comme pour chaque discipline, il y a une structure et des règles qui l'encadrent. Pour la pérennité de cette activité, il est important de les respecter. Même si l'urbex invite à dépasser les limites de l'interdit, certaines doivent rester infranchissables.

2.3. Les différentes relations sociales

Les liens sociaux qui existent au travers de la pratique de l'urbex sont complexes et multiples. Les premières interactions qui existent au sein de cette pratique se trouvent entre les différents urbexeurs. Il est impossible de tout « dénicher » tout seul ; le système de troc qui est mis en place est indispensable à l'enrichissement du domaine de recherche. Il y a donc une certaine dimension collaborative qui existe, mais elle reste muselée par cette pensée conservatrice qui tend à ne divulguer aucunement les plus beaux sites d'exploration et les garder égoïstement loin de tous saccages ou destructions possibles.

Le deuxième type de relations sociales qui apparaît peut se classer en différentes catégories : amicale mais également, et même dans la plupart des cas, conflictuel. En

effet, comme évoqué précédemment, au-delà des obstacles à franchir pour accéder au site, il faut être attentif au voisinage. Beaucoup d'entre eux voient d'un mauvais oeil cette pratique et leur point de vue est tout à fait compréhensible. Ils observent un va-et-vient incessant à deux pas de leur habitation et les seuls résultats de ce passage intempestif sont une dégradation toujours plus importante du site. Comment apprécier cette pratique sous cet angle ? Mais les riverains ne s'y opposent pas systématiquement. Parfois, et comme j'ai pu le constater, la bienveillance paie et une rapide explication sur les motivations de notre présence peut donner des résultats surprenants. Ainsi, lors de mon exploration à Charleroi pour visiter un ancien théâtre, l'accès se trouve dans un petit parking privé dont les terrasses de certaines habitations ont vue sur le parking. L'un des propriétaires nous aperçoit et nous signale immédiatement que la propriété est privée et que nous ne pouvons pas être là. Nous faisons donc demi-tour et allons parler avec ce voisin mécontent : nous expliquons que nous sommes là pour le théâtre, uniquement pour prendre des photos et aucunement dans un but de vandalisme. L'homme voyant notre bienveillance et notre sincérité, change de ton et ira même jusqu'à nous expliquer où se trouve exactement l'entrée mais que des travaux ont été effectués peu de temps avant, c'est pourquoi il ne peut garantir l'accès. Il explique également qu'il n'a rien contre une petite visite mais que le voisin propriétaire du parking ne sera sûrement pas aussi amical que lui, car, pour atteindre l'entrée, il faut passer dans le potager de ce monsieur ou le restant de potager qui a été ravagé par des intrusions multiples. L'agacement de ce propriétaire est totalement justifié. Malgré les mises en garde de notre guide improbable, nous décidons de tenter tout de même d'accéder au lieu. Nous apercevons un chemin se dessinant sur les toits, mais, sans confirmation d'accès et devant la précarité de ce chemin, nous décidons de ne pas aller plus loin. Il est important de savoir jauger le degré de risque et de s'arrêter si cela est nécessaire. L'urbex est un sport qui peut parfois s'avérer dangereux : il faut toujours rester vigilant que ce soit du point de vue de la détérioration du bâtiment ou des propriétaires mécontents.

Dans certains cas extrêmes, ce voisinage conservateur ressent un sentiment d'appartenance avec le site abandonné qu'il aperçoit tous les jours. Un lien intime et personnel se crée, poussant ces personnes à protéger le lieu comme s'il était leur. Ce besoin de préservation les pousse parfois à avoir des réactions démesurées comme si finalement nous étions entrés sur leur propriété. Lors d'une exploration en Flandre avec mon amie il y a quelques années, nous rencontrons une voisine très agressive qui, à la minute où elle nous voit, passe la clôture, arrive presque en courant pour entrer dans une

colère noire. Nous n'avons pas vraiment saisi son discours en flamand, mais le ton, lui, était clair : elle voulait que nous supprimions les photos et menaçait d'appeler la police. Cette vraie furie n'est même pas propriétaire du bâtiment et une distance conséquente sépare la propriété abandonnée de son jardin. Une telle réaction est disproportionnée face à deux jeunes filles avec leur appareil photo qui tentent juste de s'intéresser à la beauté du lieu et de le faire revivre par les clichés qu'elles prendront. Cette expédition a donc tourné court : nous sommes reparties sur-le-champ mais avec les quelques photos que nous avons quand même réussi à prendre.



Fig. 9 : Photos personnelles : Château Van Moregem (Belgique)

Comme dans l'exemple précédent, les interactions qui peuvent exister sont parfois surprenantes, mais elles peuvent également, dans certains cas, aboutir à un échange constructif qui fait revivre le lieu et lui rend son intérêt d'antan. Lors d'une de mes dernières explorations, j'ai rencontré le propriétaire des lieux qui était revenu vivre dans sa demeure bien que précaire. Ce dernier, au premier abord, n'était pas très heureux que des personnes se soient permises d'entrer dans sa propriété, mais au fil de la discussion et voyant que nos intentions n'avaient rien de cupide, il nous a permis de visiter sa maison et nous a même fourni un récit détaillé sur l'histoire du lieu et des causes de son abandon. L'homme, heureux de constater que des personnes s'intéressent à la beauté et à l'histoire de son bien, ne savait plus s'arrêter de parler ; il ira même jusqu'à décrire qui se trouve sur les portraits de famille accrochés au mur. Ces rencontres sont rares, mais elles témoignent de la revalorisation qu'apporte la pratique de l'urbex et de l'effet positif que cette dernière peut avoir.

3. Problématique de l'illégalité

3.1. La valeur de l'intrusion

L'intrusion dans un domaine privé, comme le pratiquent les urbexeurs, est un jeu, voire un sport risqué, car frôlant les limites de la légalité. La frontière entre intrusion et infraction est mince, ce qui rend cette différenciation d'autant plus cruciale pour éviter de basculer dans une activité proscrite. Mais la véritable question qui doit être posée est : pourquoi cette activité est-elle proscrite? Et pourquoi certains lieux sont interdits d'accès? Bradley Garrett, scientifique émérite et urbexeur depuis de longues années, s'est posé la question. Il remet en cause la valeur de l'intrusion et questionne les normes de cette société basée sur le contrôle et la surveillance.



Fig. 10 : Photos personnelles : château de l'alchimiste (France)

En tant que géographe, Bradley Garrett est fasciné par la notion d'espace et de lieu. Il s'intéresse également à la façon dont ces lieux deviennent inaccessibles et aux motivations des personnes qui se les réapproprient à leur manière. Il débute son propos en relatant l'une de ses explorations dans une usine abandonnée sous surveillance. Ce dernier, la nuit tombée, franchit la clôture et pénètre dans un lieu parfaitement préservé où les limites de l'autorisé sont inexistantes mais cependant interdit d'accès. Comme tout urbexeur, il peut explorer, toucher, courir en toute impunité ; ce qui ne serait pas possible dans un musée. Cette barrière que représente l'autorité habituelle qui nous empêche de faire ce que l'on désire, est ici rompue. Dans cette usine par exemple, un gigantesque panneau de contrôle est encore présent avec une multitude de boutons, leviers et autres qui suscitent un désir d'interaction. L'abandon et la rupture d'interdiction qui l'accompagne permettent d'assouvir cette curiosité. (Garrett, 2014)

L'explorateur va plus loin en repoussant toujours davantage les limites de l'accessible. Il s'introduit dans les égouts pour finalement déboucher sur des lignes de

métro dont l'accès est normalement interdit, il y voit les systèmes de commutation électrique qui circulent sous nos pieds ; ailleurs, il escalade des buildings pour contempler un horizon dont personne ne peut bénéficier. Ces pratiques ne sont pas légales, tant notre monde est obsédé par la sécurité et la protection de la santé. Notre espace est canalisé par ces contraintes, des panneaux de signalisation ou d'interdiction, des agents de sécurité, des caméras de vidéosurveillance. Pour des raisons de « sécurité », on décide pour nous, et cela justifie le droit de nous refuser de prendre des décisions par nous-même. Une liberté fondamentale, qui est celle d'explorer notre environnement, nous est retirée. Les interdictions et la surveillance ne cessent d'augmenter. Par exemple, aujourd'hui en Europe, les agents de sécurité privés sont plus nombreux de 25% que les policiers. De plus, la même étude réalisée en 2007 par la Freedom of Information Act montre qu'aucun lien n'est démontré entre des mesures de sécurité plus élevées et des villes plus sûres. Au contraire, ils constatent que là où il y a des espaces fortement surveillés, le taux de contacts et d'investissement dans le voisinage est plus faible, il y a moins de rassemblements publics et, donc, moins de diversité. (Garrett, 2014)

Parlons également du cas des espaces publics qui sont en réalité des propriétés privées : les actions y sont filmées et le propriétaire a le droit de demander de quitter son terrain sous peine d'être accusé d'intrusion aggravée. Cette surveillance est accrue par la passation d'espace public en espace privé : le contrôle imposé dans ces lieux freine toute potentialité de liberté. Le moyen le plus efficace pour contrôler les gens est de leur donner l'illusion qu'ils sont surveillés en permanence. Les citoyens, s'ils pensent qu'ils sont surveillés, seront poussés à maîtriser leur propre comportement ; c'est pourquoi les caméras et autres systèmes de surveillance sont toujours plus nombreux dans les villes. «Le piratage de lieux est l'affirmation de la liberté corporelle par l'intrusion.» (Garrett, 2014) Les innombrables frontières autour de nous circonscrivent notre comportement mais nous questionnons rarement la légitimité des limites imposées. Sont-elles éthiques, justifiées ou même légales ? « En franchissant ces frontières, nous les rendons visibles, et nous nous donnons également l'opportunité de recréer la ville à notre image. » (Garrett, 2014) Durant l'enfance, ces barrières sont inexistantes ; c'est en vieillissant que notre attitude change et commence à civiliser ces instincts enfantins. Nous considérons ce processus comme bénéfique, nous grandissons, nous apprenons le « devoir civique », mais en réalité nous effaçons certaines formes de créativité, nous créons une culture homogène. La frustration ressentie par de nombreuses personnes à l'idée de voir leur comportement réglementé de la sorte conduit à des explosions de violence croissantes.

Le fait de transgresser parfois ces règles peut être bénéfique, comme si, l'espace d'un instant, cette pression constante ressentie s'évanouissait permettant enfin d'avoir le contrôle sur nos actions.

L'usufruit est un terme intéressant à définir lorsque l'on parle d'intrusion. Il dérive des droits romains et fait référence à la possibilité d'utiliser la propriété ou le terrain d'autrui à condition qu'il n'y ait aucun dommage de quelque manière que ce soit. Cette notion semble désormais irrationnelle dans un monde obsédé par la propriété privée. Cependant, ce concept est perçu en termes d'espaces ruraux : si une colline se profile sur le champ d'un agriculteur, la barrière à franchir pour accéder à ce point de vue est quasiment inexistante ou du moins dans notre esprit. Si l'on applique ce concept à l'espace urbain, la réaction est différente : grimper sur le toit d'un immeuble pour en admirer la vue est plus contraignant car notre esprit fait face aux barrières mentales que notre société a érigé sur base de la sécurité et de la surveillance. Il en va de même pour les égouts ; pourtant ces derniers sont construits et entretenus par l'argent des contribuables. Ainsi ne serions-nous pas en mesure d'affirmer que nous avons d'autant plus le droit d'accéder à ces espaces ? L'action directe que mènent les explorateurs urbains ainsi que les pirates informatiques, lorsqu'ils accèdent à ces secrets ou espaces cachés, fait réfléchir sur le sens et la justification de toutes ces normes de sécurité, et la façon dont elles impactent notre comportement. En forçant ces barrières et ces interdictions, ils recréent l'espace à leur image et rendent, en un sens, l'impossible possible. Ils font également preuve d'une certaine forme de courage en transgressant les interdits qu'elles qu'en soient les conséquences : cela force à ouvrir le débat sur le fondement de ce système et sur le caractère éthique, voire légal de ces contraintes ou limites, qu'il convient de questionner à nouveau. (Garrett, 2014)

3.2. Les limites de la légalité

Comme nous venons de le voir, l'intrusion sur des sites abandonnés privés ou des espaces interdits joue quelque peu avec les limites de la légalité. Aucune règle ou loi n'a été clairement formulée à l'encontre de l'exploration urbaine, du moins pour la Belgique. Des pays comme le Canada et l'Allemagne sont ouverts à cette pratique ; d'autres adoptent une position bien plus stricte comme au Japon, où des poursuites judiciaires et même des peines de prison sont possibles (Le Gallou, 2018). En France, la politique engagée est l'objet d'une question posée par Mme Caroline Janvier qui interroge M. le Ministre de l'intérieur français sur les mesures déployées face aux dangers liés à

l'exploration urbaine : « *Le code pénal punit aujourd'hui la violation de domicile (article 226-4) ainsi que la dégradation de biens appartenant à autrui (article 322-1) mais ne fait pas mention de la pénétration sur un lieu hors domicile sans agissements délictueux ou vandalisme. Au-delà du seul enjeu pénal, la pratique de « l'urbex » pose une réelle question de*



Fig. 11 : Photo de Belgium_exploreur : Château des singes

sécurité physique des personnes s'y adonnant puisque se rendre sur un lieu désaffecté conduit souvent à un certain nombre de risques. » Comme énoncé dans l'article ci-dessus, aucune mesure pénale n'est prise à l'encontre d'une visite hors domicile et sans dégradation du bien. L'urbex est donc une pratique autorisée du moment qu'elle ne crée aucun dommage et c'est justement l'une des quatre règles auxquelles les explorateurs urbains doivent se plier.

Une autre question existe quant à la légalité de montrer des données à caractère personnel dans les reportages photographiques sur les différents réseaux sociaux ou autres supports de publication de données. Certains lieux visités témoignent de la vie et de l'intimité des propriétaires, des photos de familles et d'autres objets personnels dont la part d'intimité devrait être préservée. Même si les propriétaires ne sont aucunement rattachés aux clichés pris lors de la visite, ils témoignent tout de même de leur vie privée. Imaginez que l'on s'introduise chez vous pour prendre des photos de votre quotidien et ensuite les publier aux yeux de tous : cette idée est peu plaisante et atteste de la valeur, bien que passée, des biens conservés dans ces lieux et du respect qu'il est important



Fig. 12 : Photo personnelle : L'Orient express (Belgique)

d'avoir lorsque l'on interagit avec. Certes, l'urbex fait revivre une époque disparue et attise l'imaginaire, mais il doit veiller à ne pas outrepasser les limites des données qu'il est en mesure de divulguer. Certains biens ou objets doivent garder une part de mystère, pour faire perdurer l'exploration urbaine, et finalement valoriser ces objets par cette pratique.

4. Diffusion par les médias

4.1. Popularisation de l'urbex

La popularisation que connaît l'urbex ces dernières années est à double tranchant pour la pérennité de cette pratique. En effet, l'attrait pour la nouveauté et l'interdit se répand comme une trainée de poudre, à travers de beaux clichés publiés mais qui ne rendent pas compte du danger qui peut se dissimuler lors de ces visites. A travers ce partage de données, les explorateurs urbains s'exposent involontairement au risque de faire de ces lieux secrets et préservés, des destinations populaires que l'on pourra qualifier par la suite de secteur touristique. Le bien perd alors tout ce qui attire les aventuriers en quête d'un sanctuaire épargné par la folie du monde actuel. En effet, si ces lieux oubliés sont visités par des amateurs, ils perdent leur part de mystère et l'attrait initial qui leur a été trouvé. Quand ils sont rendus accessibles au plus grand nombre, leur valeur rattachée à l'inconnu décroît toujours davantage pour finalement ne laisser aucune place à l'oubli. La reconquête urbaine lutte contre cette pratique de l'urbex, par sa recherche constante de nouveaux horizons à explorer et à exploiter. Ceci nuit à la préservation de ces ruines et à l'univers mystérieux qui s'y rattache. La popularisation et presque « la mise en tourisme » in fine de ces lieux abandonnés nuisent donc à cette pratique mais, elle en est également le garant car si ces lieux sont amenés à disparaître ou à retrouver une certaine valeur marchande, cela les dote d'une valeur mémorielle supplémentaire devant le court laps de temps qui est offert pour arpenter ces zones oubliées qui ne le restent jamais longtemps. (Devirieux, 2016)

Cette « mise en tourisme » progressive est menée par la divulgation d'informations sur l'accès aux lieux. Les nombreux clichés publiés sur les différentes plates-formes de partage donnent de multiples indications sur la situation ou la manière de se rendre à l'intérieur. Cette publication de données expose ces lieux au vandalisme et entre en totale contradiction avec les règles de l'exploration urbaine. Ce comportement enfreint la loi qui soumet les pratiquants à la conservation des adresses « dénichées » et recommande d'éviter autant que possible de trop les partager, pour justement enrayer ce type de popularisation nuisible. Une autre règle, plus secondaire cette fois, est également transgressée : celle qui tend à ce que chaque explorateur urbain progresse à son rythme dans l'évolution de la pratique, car rien ne sert de mettre la charrue avant les boeufs. C'est une pratique qui peut comporter certains risques ; il faut donc prendre le temps d'en comprendre les rouages et les pièges éventuels pour assurer sa sécurité et éviter de se blesser. (Devirieux, 2016)

4.2. Marchandisation des adresses

Depuis quelques années, un nouveau fléau s'est installé au sein de la pratique de l'urbex. Comme évoqué précédemment, la nuisance principale est la popularisation des adresses qui mène au vandalisme et à la dégradation du bien. Cet engouement grandissant est initié par certains collectifs qui relatent en détail leur visite et donnent toutes les informations importantes, comme l'accès au site sans encombre. Cette disponibilité de données facilite grandement la pratique, mais lui enlève aussi une part primordiale qui est constituée par le travail de recherche normalement nécessaire. Aujourd'hui, rien de plus facile que de « dénicher » des adresses : quelques clics suffisent et une multitude de lieux abandonnés à proximité de chez vous est fournie, avec accès garanti. Il est possible de trouver les adresses de nombreux lieux abandonnés sur internet et pour une somme dérisoire. Quelques euros, facilement payables en ligne, permettent d'organiser très aisément une journée d'exploration. Mais cette quasi gratuité a un prix. Ciaran Fahey est l'un des nombreux explorateurs urbains possédant un site internet divulguant toutes les données relatives des lieux qu'il a visités. Cette exposition d'informations n'est pas au goût de tout le monde et ce mouvement contradictoire devient légitime dès lors que l'on observe les dégradations causées sur un lieu dont l'adresse et l'accès ont été divulgués. Des internautes, reprochant ce phénomène de dégradation accélérée, ont pris le parti de comparer des photographies prises avant la divulgation et le résultat après trois ans. La situation est déplorable : l'espérance de vie de ces témoins du passé est réduite considérablement, après trois ans il ne reste plus rien, seuls les meubles trop imposants sont laissés sur place. Cet état de délabrement avancé est attribué au site de Fahey et aux multiples visites qu'il a générées. (Le Gallou, 2023)

Deux partis s'opposent dans cette affaire : le premier tient à conserver et préserver au maximum les sites abandonnés en les laissant dans l'anonymat évitant toute popularisation qui nuirait à son état d'origine, le second tend à partager son savoir et donner envie au plus grand nombre de s'intéresser à ces espaces oubliés et par la suite, peut-être, motiver une prise en charge et des mesures de conservation, comme cela a été le cas pour le village olympique de 1936, rendu aujourd'hui officiellement accessible. Les deux points de vue semblent dans tous les cas s'orienter dans le même axe d'intervention qui tend à la conservation du bien, mais par différents procédés. L'un préfère la préservation totale et la non-intervention. Tandis que l'autre tend à populariser le site pour lui donner une valeur touristique qui lui offrira potentiellement une seconde de vie. Dans le cas contraire, le site est voué à une destruction totale. Mais faut-il plutôt soutenir une

préservation de l'accès afin de conserver les lieux dans leur état naturel et de leur assurer une plus longue longévité ? Ou à l'inverse, est-il davantage judicieux de mettre en lumière ces lieux oubliés par le partage d'informations, de photographies, dans l'espoir d'une prise de mesure pour sa conservation ? C'est ici l'une des grandes questions qu'a fait émerger cette nouvelle pratique de l'exploration urbaine. L'urbex pose la question de « l'après » de la friche et du manque de gestion de ces espaces qui nécessiteraient pourtant un regard attentif. Ce qui questionne également le fait que certains sites soient désormais rendus officiels. Doit-on y voir les conséquences d'une expansion par les médias trop importante et d'une augmentation d'explorateurs amateurs ou est-ce au contraire une part de la revalorisation apportée au lieu ? (Le Gallou, 2023)

5. Différents points de vue sur la réalité de l'urbex

5.1. Aude Le Gallou : Le tourisme de l'abandon

Selon Aude Le Gallou, l'urbex consiste dans le fait de s'introduire dans des sites abandonnés ou des espaces fonctionnels interdits au public, comme les tunnels de métro, dans l'illégalité la plus totale. La dimension transgressive qu'offre cette pratique se manifeste par la contestation de cet ordre urbain qui tend vers un système davantage normatif et prescriptif. Les ruines urbaines sont perçues comme des espaces problématiques plutôt que des atouts à préserver. Pour le géographe, Bradley Garrett, cité précédemment, l'exploration urbaine serait une forme de « réaction envers la surveillance et le contrôle accrus de l'espace urbain » (Garrett, 2014). En réponse à ce système capitaliste des villes contemporaines, l'urbex valorise l'espace urbain par une pratique affranchie de toute norme ou règle qui pourrait être imposée. Pour Tim Edensor, « explorer une ruine est une forme d'anti-tourisme » (Edensor, 2005). Le rapport entre l'exploration urbaine et le tourisme fait débat. La pratique touristique serait associée à un cadre d'exploitation marchande tandis que l'urbex par opposition prend une forme non autorisée et non guidée dans l'espace.

Sur le plan touristique, les friches sont donc associées à la dévalorisation économique, la dégradation matérielle et la déviance sociale. Pourtant depuis quelques années, elles connaissent une valorisation touristique qui fait évoluer les représentations collectives associées à ces marges urbaines. Aude Le Gallou s'intéresse à l'évolution contemporaine des appropriations matérielles et symboliques de ces friches. Notamment, par le biais de la popularisation de l'urbex qui construit un imaginaire de front pionnier associé aux lieux abandonnés et fait de ces explorations un vecteur de distinction. Cette désirabilité nouvelle pour des espaces auparavant répulsifs est issue, entre autres, de la diversité des formes que peut prendre le tourisme de l'abandon, mais également de son inscription variable dans les trajectoires des lieux. Comme énoncé précédemment, la pratique de l'urbex prend des formes diverses et variées. Les différents enjeux que révèle cette pratique attirent un large éventail de profils. Un site abandonné peut faire l'objet de différentes interprétations selon le bon vouloir de son visiteur. Le photographe y verra un musée, le randonneur y verra des allées dans lesquelles il peut déambuler, et les plus aventureux d'entre-eux y verront un gigantesque terrain de jeux dans lequel ils pourront se laisser aller à la dérive de leurs envies cachées. (Le Gallou, 2018)

L'urbex tend à revaloriser des lieux souvent mal perçus ou associés à un sentiment négatif, même repoussant. On associe ces lieux à un repère de squatteurs dans lequel on trouverait des choses qui feraient frémir, alors que c'est souvent le contraire qui s'y cache. Ne faut-il pas braver les stéréotypes dans lesquels notre société a catégorisé ces friches ? Petit à petit, la diffusion de cette pratique change le regard que nous portons sur cet imaginaire collectif de l'abandon. Le partage photographique sur les réseaux y joue un rôle clé car il dote ces friches d'une valeur esthétique. Cette valorisation des espaces marginaux repose sur une normalisation des formes d'appropriation de l'espace encore fragile actuellement. L'urbex est basé sur un principe transgressif, une forme d'illégalité qui n'aide pas à l'acceptation de cette valorisation. (Le Gallou, 2018)

5.2. Le tourisme et la contre-culture

L'exploration urbaine est donc sujet à différentes interprétations dans sa pratique mais la question se pose également de comprendre dans quelles mesures l'urbex devient un objet touristique. L'urbex se distingue du tourisme de l'abandon par son appropriation libre et autonome de la visite, à l'inverse de son « rival » qui propose une visite guidée avec accès garanti.

La ville de Détroit et de Berlin, qui ont toutes deux été sujettes à un abandon massif, exploitent ce principe du tourisme de l'abandon, et sont les deux cas d'études analysés par Aude Le Gallou dans sa thèse. Certains collectifs organisent, de façon pas toujours réglementée, des visites encadrées, parfois même avec un transport prévu entre les différents sites et quelques explications succinctes. Ces compléments d'informations sont à nuancer, car ils ne rendent pas compte des réelles causes de l'abandon. Dans le cas de Détroit, l'abandon est lié à une dimension raciale qui est complètement évacuée par le guide. Pour Berlin, la contextualisation historique est sérieuse, mais brève. Ces deux cas d'études ont une approche diamétralement opposée, le premier facteur de distinction étant le type de site à l'abandon, Détroit propose une variété plus large de fonctions à visiter comme des écoles, des églises, des usines, etc. Il est intéressant de noter que cet abandon caractérisé par la politique raciale, a eu une influence marquée sur l'espace urbain. Certains quartiers plus touchés que d'autres rendent compte de cet abandon massif qu'a connu la ville dans les années 40-60. Par contre, Berlin propose un tourisme de niche, ponctuel mais sur des sites plus imposants comme des anciennes casernes militaires ou des sanatoriums. La capitale allemande se distingue également par sa

volonté de pérennisation et de patrimonialisation des sites à l'abandon souvent classés. Cette démarche s'insère dans une dynamique mémorielle et patrimoniale de préservation contrairement à Détroit qui se niche dans des espaces spatio-temporels sans valorisation du lieu. L'abandon berlinois peut donc être classé comme transitoire, à mi-chemin entre l'abandon total et transitoire ; il est le témoin d'un passé douloureux. (Le Gallou, 2018)

Faisant mémoire, ces sites peuvent parfois permettre de panser certaines blessures ancrées sur plusieurs générations. Le dernier point de distinction entre les deux villes tient dans la législation que connaît Berlin, mais pas son homologue américain. Dans le cas de Détroit, il s'agit uniquement d'une commercialisation de la pratique de l'urbex qui reste totalement illégale. Voici l'une des grandes différences entre l'urbex et le tourisme de l'abandon : la marchandisation d'une activité sensée être gratuite. (Le Gallou, 2018)

5.3. Nicolas Offenstadt : Faire mémoire

Historien et pratiquant de l'exploration urbaine depuis de nombreuses années, Nicolas Offenstadt cherche à comprendre dans quelles mesures l'urbex s'inscrit, à la fois dans une appropriation et une appréhension de l'espace urbain. Il cite entre autres les variations du cadre légal et social en fonction des différents pays. En Chine, aucune restriction n'existe. Par contre, en France, les sites de la SNCF par exemple sont réglementés : toute infraction peut entraîner des poursuites spécifiques. Il cite également l'exemple du parkour qui partage avec l'urbex une appropriation sans contrainte légale de l'espace urbain. Il mentionne aussi certains urbexeurs qui se réfèrent au principe de la dérive en lutte contre les trajectoires pré-tracées pour se laisser aller aux sollicitations du terrain. Tout comme l'urbex, cette vision est en opposition avec le tourisme et l'urbanisme modernisateur.

L'historien se penche également sur la question de production de savoir. Pour lui, l'explorateur urbain fait mémoire, il archive un patrimoine qui est amené à disparaître. A commencer par le biais de la photographie, bien que ce type d'archivage peut être contesté car, selon certains, il révélerait plutôt une ignorance du passé historique du site. J'ai donc posé la question à la jeune photographe, que j'ai interviewée dernièrement, qui conteste ce point de vue. Par sa profession, elle est attentive à des détails d'ambiance, d'objets du quotidien qui réfèrent à la vie des anciens propriétaires. Je citerais notamment l'exemple d'une maison de maître, datant du début du XXe siècle, que nous avons visitée

toutes deux, et qui comprenait un radiateur dans son hall. Le détail semble anodin, mais elle en a déduit que les occupants devaient avoir un niveau de vie relativement aisé au vu du style architectural et des équipements techniques à une époque où le confort était peu répandu ou seulement accessible à une élite. Ce type de réflexion n'est pas à la portée de tous et certainement pas à quelqu'un ne se souciant pas de l'histoire du site. Cela n'est qu'un point de vue isolé, mais il fait écho au désir de connaissance et par la suite à la restitution des savoirs. En effet, Nicolas Offenstadt, dans les nombreuses études qu'il a menées sur le sujet, constate que les sites les plus documentés sont ceux rencontrant le plus de succès. Pour l'avoir moi-même constaté, il est agréable de confronter son savoir au contexte réel, pouvoir imaginer ce que fut la vie des propriétaires à une époque révolue. L'urbex comprend une grande part de compréhension et d'imagination, le corps se laissant aller à « la dérive » de même que l'esprit. (Offenstadt, 2022)

5.4. Sophie Devirieux : La pratique performative de la mémoire

Sophie Devirieux s'est également intéressée à ce rapport qu'entretient l'urbex avec, comme elle le nomme, la pratique performative de la mémoire. L'exploration urbaine est une pratique contemporaine qui renouvelle le rapport au passé. Si on part de ce point, il est intéressant de comprendre quels rôles peuvent jouer les explorateurs urbains dans cette pérennisation de la mémoire. Ce nouveau sport urbain peut prétendre à bousculer notre perception de l'archive. Il se dote également d'une dimension passagère du temps s'inscrivant dans un processus de patrimonialisation. Cette pratique mémorielle constitue un réseau de documentation doté d'une valeur historique non négligeable. Parallèlement, il est possible de trouver des similitudes entre l'exploration urbaine et la théorie de la dérive de Guy Debord (Debord, 1956). Cette notion de dérive invite à errer dans l'espace urbain sans itinéraire préétabli en se laissant guider par les sollicitations du terrain comme le font les explorateurs urbains. La conscience informelle de la ville est jugée plus qualitative que la connaissance rationnelle pensée par les urbanistes et les architectes. Les informations récoltées sont d'autant plus enrichissantes qu'elles se distinguent des recherches institutionnalisées venant compléter le travail d'archivage des historiens qui omettent souvent ces lieux peu désirables. Cet archivage photographique d'un passé voué à disparaître peut définitivement prétendre faire mémoire du patrimoine.

Le mode d'archivage des explorateurs urbains est cependant bien différent de celui des historiens. Ces derniers basent leur approche sur des faits officiels quand les

urbexeurs s'appliquent à distinguer des données qui échappent à l'oeil bridé par ses ambitions. Leur méthode est motivée par la notion de dérive sans laquelle il est impossible de prendre conscience de ces choses qui nous échappent. Ce nouveau système de recherche récolte des informations précieuses qui sont de l'ordre des archives publiques et qui montrent un environnement en voie de disparition, ce qui offre une valeur historique et suscite un sentiment de nostalgie pour les derniers qui fouleront un bien voué à être démolí prochainement. La dimension mémorielle et presque affective qui est créée ici fait de ces lieux oubliés une source historique précieuse que l'on peut définitivement nommer patrimoine. (Devirieux, 2016)

5.5. Léa Muller : pratiques transgressives

Tout comme les skateurs ou les graffeurs, les explorateurs urbains s'inscrivent dans ce principe de contre-culture urbaine. Plutôt que de choquer l'ordre bourgeois établi, ce mouvement actuel tend à contrer le phénomène sociétal de gentrification de même que la normalisation de la ville. L'urbanisme figé dans lequel s'inscrivent les différentes fonctions de l'espace connaît en réaction un développement de nombreuses pratiques transgressives. Ces dernières emploient l'espace public, ou parfois privé dans le cadre de l'urbex, comme un immense support sur lequel elles peuvent construire leur art ; tout en offrant une nouvelle fonction à ce même espace qui semblait pourtant ne plus offrir de possibilités d'appropriation.

Selon l'urbaniste Marc Armengaud, la politique sociétale actuelle est « à cheval entre la surveillance et la normalisation et, d'autre part, la survalorisation des démarches de fuites, de transgressions, d'explorations, voire de disparitions. ». Face à cette société autoritaire, il n'est pas étonnant de voir apparaître ces pratiques réactionnelles. L'exploration urbaine rencontre pour l'instant un conflit d'intérêt de par la jeunesse de cette pratique. A l'égard des diverses actions contre-culturelles qui connaissent un succès grandissant ces dernières années, notons, entre autres, le street art qui expose certains graffitis dans des galeries d'art, de même que le parkour qui rassemble toujours plus d'adeptes. Il ne serait pas improbable de voir dans un futur proche l'urbex se démocratiser. Mais la question se posera alors de savoir s'il s'agit encore d'urbex, la pratique ayant perdu ce caractère illégitime qui en fait une part de son attractivité. (Muller, 2016)

PARTIE 2 : ANALYSES THEMATIQUES

1. Esthétique de l'abandon

1.1. Notion d'esthétique de l'abandon

Dans la pratique de l'urbex, l'esthétique de l'abandon est un point crucial mais est également l'une des clés de ma recherche. L'urbex attise la curiosité principalement par cette notion d'esthétique de l'abandon. Les atmosphères fortes qui se dégagent des lieux se construisent avec le temps et l'usure qu'il laisse derrière lui. La domination de la végétation liée à la détérioration de la structure du bâtiment nous amène à découvrir un monde mystérieux laissant planer un sentiment unique d'aventure, de découverte et d'interdit.

La notion d'esthétique se voit complètement revue par l'apparition de la pratique de l'urbex. Par définition, l'esthétique est la science du beau, elle se rapporte à la beauté, l'élégance, la grâce : ce qui entre en totale contradiction avec la perception de l'abandon comme étant la représentation du chaos, de l'échec, et même parfois du danger. En bref, l'abandon suscite un sentiment de dégoût peu compatible avec la notion d'esthétique. Pourtant, aujourd'hui, avec l'apparition de l'urbex, une nouvelle perspective émerge : il est possible de trouver du « beau » dans des lieux dont on ne soupçonnait aucunement qu'ils en possédaient les qualités. Les nombreux reportages photos sur le sujet en attestent. Le charme des ruines passionne depuis des siècles et aujourd'hui avec l'urbex, il ouvre un nouveau chapitre, une nouvelle forme de beauté émerge.



Fig. 13 : Photos de Belgium_explorateur

1.2. La dégradation de l'architecture avec le temps

Cette esthétique de l'abandon apparaît par le biais de plusieurs facteurs tous issus de la même racine : le temps. La temporalité joue le rôle principal dans la construction de ces atmosphères. L'usure et la dégradation progressive de la structure et de l'architecture des bâtiments en sont le premier facteur. Les différentes constructions édifiées au fil des siècles et encore présentes aujourd'hui rendent compte de la valeur décroissante apportée à la solidité et la pérennité de la structure. A l'heure actuelle, les bâtiments sont construits pour tenir une cinquantaine d'années, au bout desquelles des modifications importantes sont à envisager pour veiller à la conservation du bien. A l'époque, la situation est opposée. La doctrine mise en place par Vitruve sera la référence durant plusieurs siècles. Elle préconisait trois grands principes : Firmitas, Utilitas, Venustas (solidité, utilité et beauté). Le premier point énoncé est la solidité, priorité des différents architectes de l'époque pendant un très long moment. Les situations politiques instables des différents pays jouent un rôle important dans le système défensif nécessaire en ces temps de troubles territoriaux. Cette nécessité aujourd'hui révolue a entraîné une baisse de l'importance accordée à la solidité de la structure. Cette observation est constatée avec l'exploration urbaine : plus la construction est ancienne, mieux elle est conservée ; et à l'inverse, les bâtiments les plus récents sont plus vite touchés par des dégâts d'infiltration d'eau, d'humidité et de moisissures. La temporalité crée ici une situation paradoxale intéressante où, dans certains cas, le temps paraît suspendu comme figé depuis des siècles, où d'autres inviteront à prendre pleinement conscience de l'impact que peut avoir l'usure du temps sur l'architecture.



Fig. 14 : Photo personnelle : hangars à voiture (Belgique)



Fig. 15 : Photo personnelle : Château Poséidon (France)

L'exploration urbaine, tout comme une visite au musée, permet d'étudier notre histoire et plus particulièrement l'histoire architecturale. De nombreux édifices ont traversé les âges et attestent des différents styles architecturaux qui se sont succédés. Cette grande variété s'étend du moyen-âge jusqu'à nos jours, passant du style classique, Néogothique, ou encore par L'Art Nouveau. Chaque explorateur peut y trouver son bonheur.

Le fait que ces lieux soient abandonnés contribue à l'étude de la structure et des modes de construction employés, car ils sont laissés nus, exposés, démunis des quelques fioritures qui pourraient entraver la compréhension du système constructif. Cet abandon permet également d'identifier les différentes pathologies du bâtiment : comment vieillit-il et quelles sont les premières dégradations observées ? Dans la plupart des cas, les infiltrations d'eau et l'humidité qui en découle sont les premiers coupables. Le terme coupable est à nuancer, car tout dépend du point de vue analysé. Dans le cadre de l'exploration urbaine, il est le commencement de la beauté recherchée. Cette destruction progressive qui crée le charme de l'esthétique de l'abandon, mêlée à la reconquête de la végétation offre souvent des combinaisons surprenantes. Personnellement, je m'émerveille devant le travail lent et patient du temps et de la nature, ils sont les premiers architectes de notre monde.



Fig. 16 : Photos de Belgium_exploreur : Le mini Versailles (France)

1.3. L'impact de la végétation

L'esthétique de l'abandon est liée, comme nous l'avons vu, à plusieurs facteurs tous associés au temps qui s'écoule inlassablement. La détérioration de l'architecture ne s'effectue pas uniquement sur base des aléas météorologiques mais également par la reconquête de la végétation. « La nature reprend ses droits » : il n'y a pas de proverbe plus adéquat pour décrire l'essence de la beauté qui se cache dans l'abandon. S'il y a bien un acteur principal dans cette esthétique de l'abandon, c'est la végétation. Le contraste qui s'installe entre l'architecture et son environnement offre à prendre pleinement conscience de la valeur ajoutée par la végétation à l'architecture.

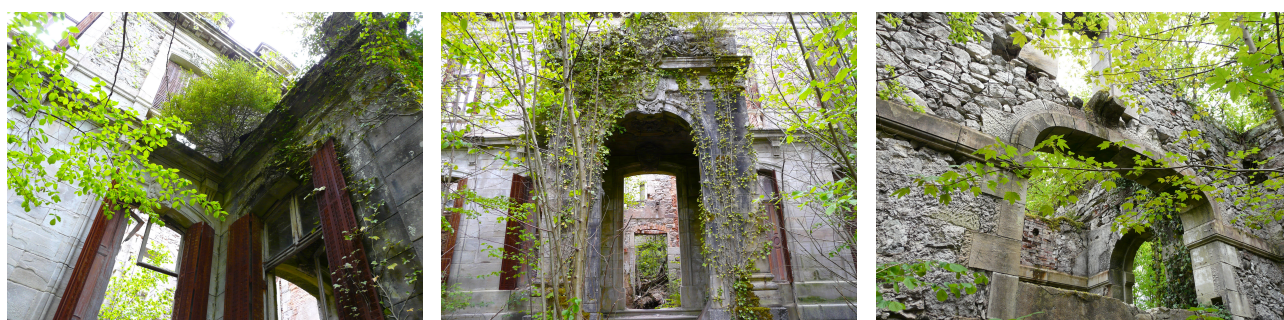


Fig. 17 : Photos personnelles : Le mini Versailles (France)

La domination progressive de l'environnement tient à nous rappeler notre place. Nous tentons depuis toujours de contrôler la nature qui nous entoure sans prendre conscience qu'en la combattant de la sorte, nous détruisons notre environnement et par conséquent que nous nous détruisons nous-mêmes. Aujourd'hui, un nouveau mouvement est en marche. Les idées évoluent et préconisent désormais la préservation de la faune et de la flore. Les mesures prises en matière de respect de l'environnement sont toujours plus exigeantes et poussent notre société vers un monde toujours plus éco-responsable et en lien avec la nature. C'est pourquoi de plus en plus d'éco-quartiers apparaissent, des parcs, des coulées vertes permettant de respirer dans le système urbain dense que nous connaissons aujourd'hui. Des termes divers et variés sont donnés pour décrire ce besoin grandissant de reconnexion avec la nature dans un monde toujours plus urbanisé. Le succès actuel que connaît l'exploration urbaine peut être associé à ce désir de contact avec l'environnement naturel. Plus qu'un désir, c'est un réel besoin que ressent la génération actuelle privée toujours davantage de ce rapport à la nature. Ce nouveau sport urbain offre la possibilité de renouer avec notre environnement, ne plus le combattre, mais s'en accommoder, jusqu'à lui trouver des qualités insoupçonnées. Au-delà des différentes

barrières érigées par une végétation trop luxuriante, l'urbex crée également le lien avec la nature par, nous l'avons vu, sa reconquête sur l'architecture. Les atmosphères dégagées lorsque la nature a repris ses droits sont sans nul doute une forme d'esthétisme. La science du beau a toujours vécu avec son temps évoluant au gré des courants artistiques. Aujourd'hui l'heure est à la nature, à l'écologie et cela se répercute dans notre intérieur. Les habitations se voient de plus en plus arborées ou possèdent des baies toujours plus grandes invitant l'environnement extérieur à entrer. L'abandon est un peu le reflet de cette idée : la conquête progressive de nos intérieurs par des plantes d'appartement devant la disparition quasi totale de l'architecture face à la végétation.

Tel un architecte, la nature invente et élabore ses propres projets. C'est ce qu'il est observable lorsque la main de l'homme cesse d'agir sur son environnement. Ce dernier récupère la place maitresse qu'il occupait et réinvente ce que l'homme a conçu. Il ne rase pas tout pour y placer quelque chose de neuf ; il utilise ce qu'il a à sa disposition et crée sur base de l'existant de nouvelles perspectives.

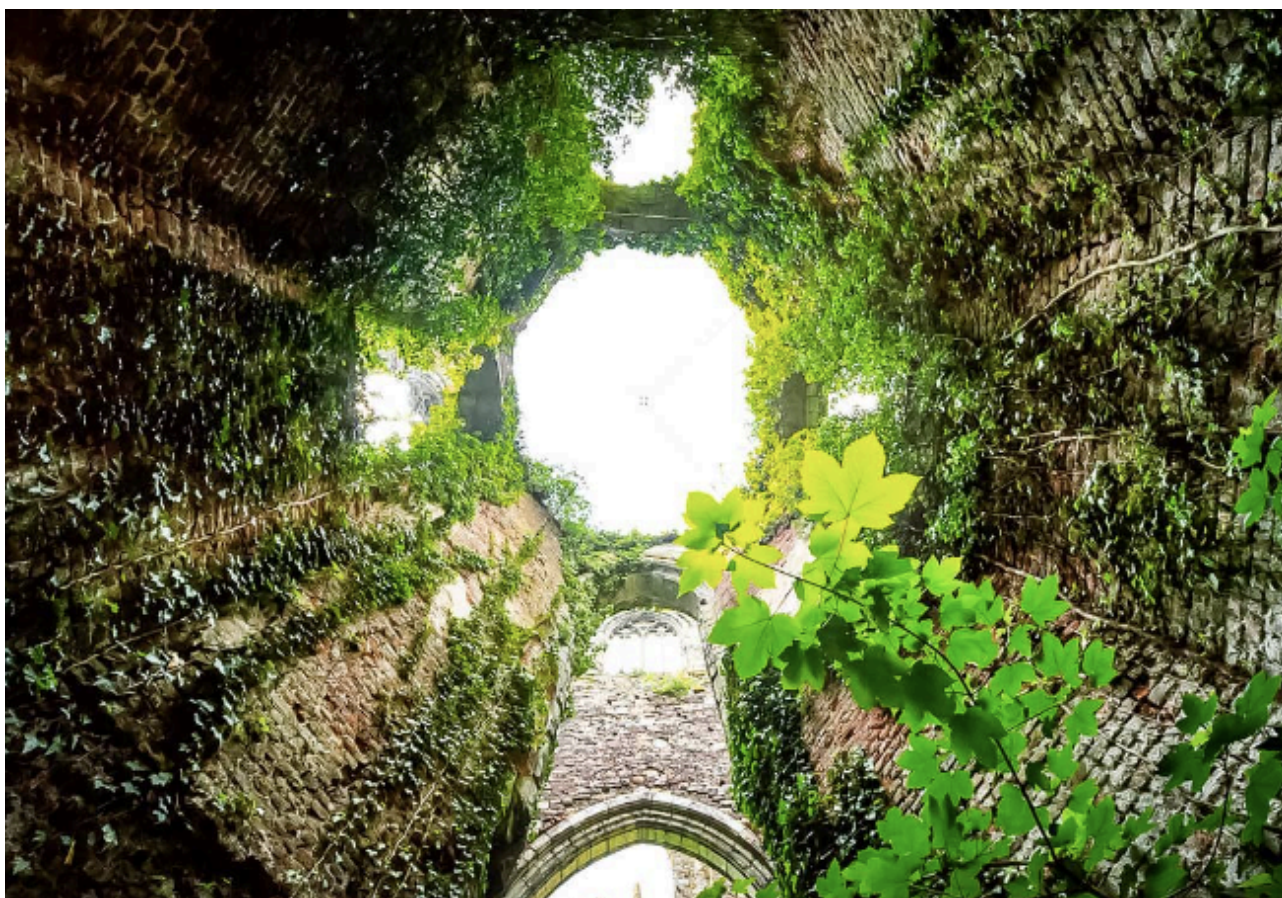


Fig. 18 : Photo de Belgium_exploreur : Château de Haut-bois (Belgique)

1.4. Les atmosphères intérieures

Outre la destruction et la domination de la végétation, caractéristiques de l'abandon, il existe une autre forme d'esthétisme qui attise l'intérêt des explorateurs urbains. Certains sites sont marqués par le temps et la détérioration qui l'accompagne, quand d'autres témoignent d'une préservation quasi totale. Ces lieux révèlent le quotidien des anciens habitants, leurs habitudes, leur niveau social et surtout le soin apporté à l'architecture

d'intérieur. La multitude de styles ou décors proposés varient selon l'époque, la situation géographique ou encore le niveau de gentrification des occupants. Les nombreux sites abandonnés disponibles témoignent du style de vie de l'époque et offrent une multitude d'informations dont, par exemple, les conditions de confort et son évolution. Dans une grande partie des cas, les demeures se voient abandonnées brutalement, laissant derrière elles l'ensemble des biens des anciens propriétaires. Il est étonnant d'observer cela, comme si, d'un moment à un autre, la famille qui vivait là pouvait ressurgir et reprendre possession des lieux comme si elle ne les avait jamais quittés. Seule la poussière et les toiles d'araignée attestent de l'abandon de ces lieux ; dans certains cas, tout est encore en place : la table est mise, le frigo est rempli, mais il n'y a plus personne. Pourquoi un départ si soudain a-t-il été nécessaire ? Nous pouvons formuler des suppositions, mais il est bon de laisser une part de mystère à l'histoire du lieu, ce qui renforce l'atmosphère qui s'en dégage et invite à la fois au questionnement et à l'émerveillement.



Fig. 19 : Photo de Belgium_exploreur : maison Popey (Belgique)

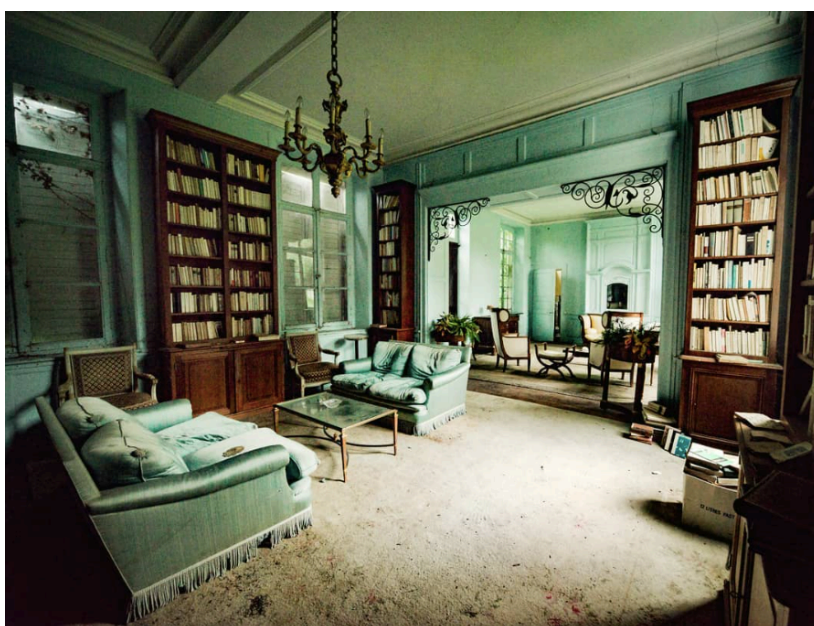


Fig. 20 : Photo personnelle : château Bleu (France)

Des demeures attestent d'une grande richesse, une aisance sociale certaine qui ne coïncide pas avec un abandon soudain de tous ces biens d'une valeur parfois inestimable. Les atmosphères fortes qui se dégagent de par les teintes, les peintures, le mobilier témoignent du style décoratif de l'époque. Des

meubles anciens comme des lits à baldaquin encastrés dans le mur, des gros évier en pierre ou encore des majestueuses cheminées sont les parfaits exemples du style de vie que connaissaient nos prédécesseurs. L'exploration urbaine permet d'observer l'évolution du confort et des équipements ménagés, comme l'apparition progressive des systèmes de chauffage dans les foyers qui témoignent, selon l'ancienneté de la demeure, de la



Fig. 21 : Photo de Belgium_exploreur : château de l'alchimiste

richesse présumée des anciens propriétaires plutôt privilégiés. En combinant le travail d'enquêteur et d'observateur, on peut déduire des informations précieuses à partir des équipements, des dates de péremption ou des anciens journaux par exemple, d'ordre historique, géographique, sociologique, anthropologique qui donnent une idée d'une position spatio-temporelle.



Fig. 22 : Photo personnelle : château Banana (France)

2. Architecturale de l'abandon

2.1. Les styles architecturaux

L'architecture et l'esthétique qui lui est rattachée occupe une grande place dans le monde de l'exploration urbaine. Si l'on s'aventure à travers bois, bravant les ronces et les orties, c'est bien pour dénicher la perle architecturale qui se cache sous cet épais manteau vert. Les styles présentés ne manquent pas. Cette diversité offre à découvrir des merveilles architecturales de tous les âges et tous les niveaux de vie sociale allant parfois jusqu'à des demeures dont le faste pousse à questionner les raisons de son abandon et de la non-intervention, par la suite, pour préserver ces joyaux de l'histoire.



Fig. 23 : Photo personnelle : Château de Valgros (France)

L'une de mes connaissances m'a posé la question il y a quelque temps, de savoir si les sites dédiés à l'exploration urbaine comprenaient des architectures plus anciennes que celles du XIXe siècle. La question est intéressante car, dans un premier temps, elle révèle la part de mystère que conserve cette pratique et dans le second, elle prouve que cette activité a bien plus à offrir qu'il n'y paraît. L'exploration urbaine témoigne, à la fois, d'une diversité des sites sur le plan fonctionnel mais également sur le plan architectural. Passant d'une riche demeure à un site industriel, cette pratique prétend donner accès à un large panel de possibilités. Il en va de même pour les époques représentées. La plus ancienne bâtisse qu'il m'ait été donné de visiter, doit trouver ses origines vers le milieu du moyen-âge. Le vieux donjon féodal siégeait au droit d'un château plus récent, certainement bâti dans le courant du XVIIIe ou XIXe siècle.

Voici quelques représentations par le croquis de différentes architectures que j'ai pu rencontrer au cours de mes explorations. Ceci n'est qu'un avant goût très restreint de la multitude de courants artistiques que l'on peut rencontrer en pratiquant l'urbex.

Exemple 1 :

« Le Château Colimaçon » (France)

Cette imposante demeure de style Art Nouveau présente une architecture singulière, marquée par les nombreuses caractéristiques uniques de ce courant. Elle est peu répandue dans le milieu de l'exploration urbaine contrairement à des styles plus anciens et plus massifs dont la conservation est souvent hors de prix les vouant donc à un abandon presque systématique.



Fig. 24 : Croquis : Château Colimaçon (France)

Exemple 2 :

« Manoir Nottebohm » (Belgique)

Ce manoir victorien a inspiré le célèbre Tim Burton pour l'un de ses films, « Miss Peregrine ». Ses formes architecturales, sa dégradation avancée et l'atmosphère forte qu'il dégage font de lui le candidat idéal pour imaginer un film qui reflète le caractère unique que l'on connaît à ce réalisateur.



Fig. 25 : Croquis : Manoir Nottebohm (Belgique)

Exemple 3 :

« Le Château Poséidon » (France)

De style Néo-Gothique, ce château présente une conservation quasi parfaite. Son architecture a traversé les siècles attestant de la solidité dédiée aux édifices à cette époque. L'imposante façade invite à prendre conscience du faste et de la richesse que pouvait démontrer l'architecture par le passé, ainsi que de la qualité qui lui était apportée.



Fig. 26 : Croquis : Château Poséidon (France)

De nombreux courants artistiques se rencontrent au sein de l'exploration urbaine. Cette pratique peut presque prétendre officier comme cours d'histoire de l'Art et de l'Architecture. Cette caractéristique est amplifiée dès lors que notre parcours académique a déjà éveillé une certaine conscience théorique dans ce domaine. C'est ainsi que, lors de chaque exploration, je m'interroge sur le style architectural de l'édifice que je visite. Il y a là une grande satisfaction à pouvoir confronter son savoir à une expérience sur le terrain. De plus, cette pratique enrichit le savoir déjà détenu, en le complétant et le rendant concret dans notre imaginaire. L'urbex fait mémoire du patrimoine architectural par l'archivage qu'il génère. De nombreuses architectures jugées « banales » ne figurent pas dans le corpus historique bien qu'elles fassent partie intégrante du passé (Morisson, 2021). Pour la majeure partie des édifices dédiés à l'exploration urbaine, aucune documentation n'apparaît. Les seules sources d'informations sont produites par les urbexeurs soit en fouillant les archives qui pourraient encore demeurer sur site ou soit par le biais d'un échange avec le voisinage souvent informé sur l'histoire que recèle le bâtiment qu'il côtoie de près. Cette collecte de données précieuses fait écho au travail que mène l'historien, Nicolas Offenstadt. Ce dernier cherche à « faire mémoire », comme il le nomme, en dénichant les documents ou autres informations utiles qui pourraient témoigner du passé de ces espaces oubliés (Offenstadt, 2022). L'inventaire photographique produit a également toute son importance, car il permet à une architecture vouée à être oubliée par son abandon et sa dégradation de survivre par ces clichés.

Si l'on cherche une preuve de la valorisation qu'apporte l'exploration urbaine au patrimoine abandonné, l'archivage effectué par cette pratique est un bon point de départ. Les bénéfices apportés se partagent entre une fouille directe sur le terrain permettant de trouver des documents tangibles et la création d'un inventaire photographique répertoriant un grand nombre d'édifices d'une valeur patrimoniale certaine, pourtant amenés à disparaître. L'urbex perpétue l'histoire, il fait mémoire du passé et surtout du passé architectural.



Fig. 27 : Photo personnelle : Château de Serinchamps (Belgique)

2.2. Analyse approfondie de plusieurs expériences

Depuis sept années maintenant, je pratique l'urbex et cette activité m'a permis de découvrir plusieurs sites exceptionnels de par leur architecture. Je vous propose d'entrer avec moi dans ce monde intrigant et de vous relater quelques unes des expériences marquantes que j'ai eu l'occasion de vivre.

Expérience 1 : « Le château Bleu », France, 29 mai 2018

Cette imposante bâtisse reste, à ce jour, la plus belle exploration qu'il m'ait été donné de visiter. La conservation totale et l'architecture d'intérieur d'une richesse et d'une beauté à couper le souffle, la place tout en haut du podium. Les motifs esthétiques sont nombreux : tapisseries colorées, mobiliers d'époque, boiseries et bien d'autres se succèdent et offrent un spectacle sans nom pour l'explorateur urbain coutumier du délabrement que cause le temps et l'inaction. L'excellente conservation de cette demeure porterait presque à penser qu'elle n'est pas abandonnée ou que les occupants ont quitté les lieux il y a peu de temps. Pourtant la végétation abondante qui entoure le château, l'absence d'activité évidente et la petite fenêtre ouverte qui nous a permis d'entrer, sont des preuves suffisantes pour attester de l'abandon de cette propriété. A cela s'ajoute, les quelques explorations qui ont déjà été effectuées et les rares photographies qui circulent. Autrement dit, du pain béni pour les urbexeurs. Le seul problème avec ce type de lieu nouvellement arrivé, est qu'il est difficile d'en trouver la localisation, par manque d'informations, car le réseau qui en possède l'adresse est très restreint. Il faut donc soit de la chance et connaître l'un de ces membres, soit passer de longues heures de recherche sur google maps à zoomer et dézoomer sur les zones potentielles dans un secteur plus ou moins défini. Autant dire que la tâche est ardue, mais pas insurmontable, car, au prix d'une enquête assidue, nous avons finalement déniché cette perle d'architecture.

Ce château de style classique, dissimulé dans un petit village du nord de la France, présente toutes les caractéristiques architecturales associées à ce courant artistique. Toitures mansardées et grandes fenêtres à la française attestent d'une esthétique d'une autre époque qui, pourtant, a traversé les âges, continuant d'émerveiller par la démesure que connaissait l'architecture en ces temps lointains. Bien que le château ait quelques siècles d'existence à son actif, il n'en reste pas moins dans un état de conservation quasi



Fig. 28

parfait. Aucune dégradation n'est à observer, pas de trace de moisissures ou d'humidité, les seuls témoins de son abandon sont la poussière et les toiles d'araignée qui tapissent les murs et le mobilier.



La décoration intérieure que présente cette bâtisse est d'une richesse sans pareil. Pour l'explorateur urbain, avoir la chance de visiter un tel lieu est une occasion qui ne se présente que peu souvent. Les mobiliers d'époque présents ajoutés aux tapisseries et à l'ensemble des biens que possédaient ou possèdent toujours les propriétaires, offrent à prendre pleinement conscience de la vie que menait ces privilégiés. Chose rare dans le monde de l'exploration urbaine, la totalité des objets tels que les photographies de famille, les vêtements, les livres, les tableaux et j'en passe, tout est en place. Dans un pareil lieu, l'explorateur urbain peut laisser s'exprimer sa curiosité et découvrir d'innombrables détails, que ce soit, sur les habitants, leur style de vie voire leurs habitudes.



Précédemment, nous avons énoncé le fait que ces espaces abandonnés sont parfois le théâtre d'appropriations. Ce château en est le témoin direct. Dans l'une des chambres, certains explorateurs se sont amusés à mettre en scène les différents objets que possédaient les occupants. Délicatement posée sur le lit ; une tenue entourée de nombreuses photos et documents de famille. Cette scénographie, un peu macabre, est l'exemple type des appropriations que peuvent connaître ces lieux. On ne connaît pas les motivations qui ont poussé les personnes concernées à orchestrer ceci, mais dans la majeure partie des cas, ce genre de procédé est seulement réalisé pour obtenir un cliché sortant des sentiers battus. Normalement, on observe le déplacement de quelques objets ou la modification de l'orientation de ceux-ci par rapport à la lumière. Il est rare de trouver une telle mise en scène, comme il est rare de dénicher un château dans un état de conservation comme celui-ci.



Un trésor dont seuls quelques privilégiés ont pu en déceler les mystères, car peu de temps après notre visite, le lieu fut fermé et sécurisé. Une merveille cachée qui reste en sommeil, protégée de la destruction que cause malheureusement l'exploration urbaine et ses pratiquants peu soucieux des règles établies et de la conservation de ces espaces oubliés.

Expérience 2 : Le Cockeril, Liège, 12 février 2018

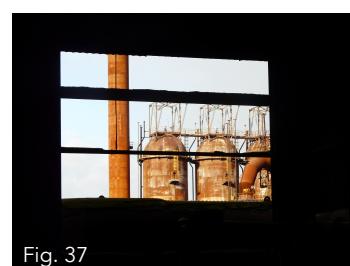
Déjà évoquée brièvement, cette exploration fut l'une des plus marquante dans mon parcours, pour des raisons bien différentes de la première. C'est là toute la diversité que peut offrir l'exploration urbaine. D'un château en parfaite conservation, l'on passe à un tout autre registre. Dans cette expérience, il ne s'agit pas de s'intéresser au faste de l'architecture d'intérieur, mais plutôt à l'imposante structure industrielle que présente ce genre de site.



L'esthétique recherchée ici est rattachée à l'usure et la reconquête de la végétation, associée à la démesure des machineries utilisées pour l'industrie lourde de cette époque. Le spectacle révèle une imposante structure métallique rouillée contrastant avec le bleu azur du ciel. Les teintes qui se dessinent et se mélangent avec le vert éclatant de la végétation dévoilent ici toute la beauté que peut receler l'esthétisme de l'abandon.



L'exploration fut également marquante de par la difficulté d'accès qu'elle présente. Lorsque l'on parle de « sport urbain », le terme est bien choisi car, dans certains cas, il s'agit d'avoir une bonne condition physique pour grimper, se faufiler et finalement passer les nombreuses barrières qui entravent le passage. Le site est très bien protégé, probablement car il est l'une des adresses les plus répandues dans le milieu, des explorateurs du monde entier se déplacent pour assister au spectacle et leur motivation est justifiable. Le terrain de jeu est gigantesque. Une journée ne suffit pas pour en faire



l'exploration complète. De plus, les modèles esthétiques sont nombreux et d'une variété qui donne la possibilité à tout un chacun de trouver la beauté cachée qu'il recherche. L'un des avantages présent également sur ce site, est son architecture. Les tunnels, les tours, les escaliers, tout se croise et part un peu dans tous les sens, ce qui éveille un imaginaire fort. Personnellement, je tisse un parallèle avec les structures des plaines de jeux de mon enfance. Les toboggans sont transformés en tunnels pour le transport des marchandises, pourtant j'y vois autre chose ; une aire de jeu pour adulte grandeur nature.



Fig. 39

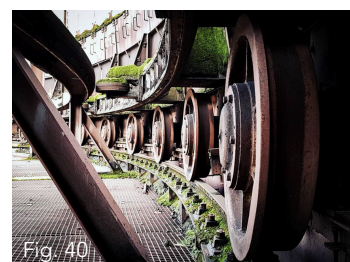


Fig. 40

Comme j'ai si souvent rêvé, d'un instant, redevenir une enfant et pouvoir profiter une dernière fois de cette imagination débordante qui me faisait imaginer tout un quartier dans un simple champ. C'est un peu le sentiment que l'on retrouve face à un tel lieu. Alors, imaginez une seconde que cette imagination soit toujours présente et que vous pouvez exploiter tout cet espace à votre guise, les perspectives deviennent infinies.

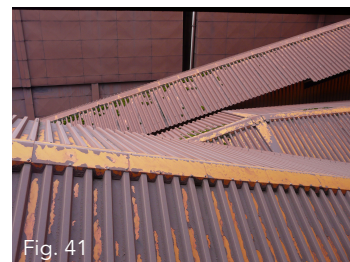


Fig. 41

Expérience 3 : L'observatoire de Cointe, Liège, 2017 - 2018 - 3 février & 5 mars 2021

Dans certains cas exceptionnels, le fait d'être un explorateur urbain confirmé ne suffit pas pour accéder à un site abandonné. L'observatoire de Cointe trône en tant que maître absolu à ce sujet. Par deux fois, mon amie et moi avons tenté de pénétrer les lieux, sans succès. Notre première visite, en 2017, fut brève. En effet, la bâtisse est entourée par une imposante clôture métallique, pas impossible à grimper, mais la situation géographique en plein centre du quartier de Cointe n'aide pas à la discrétion. Devant le risque trop élevé de nous faire repérer, nous sommes reparties bredouilles mais nous n'en avons pas fini avec cet endroit...

Une année s'est écoulée. Fortes de notre expérience, nous décidons de tenter notre chance une seconde fois. Dès le départ, la situation est mal embarquée. Un homme est présent dans l'enceinte du site, il semble être là pour effectuer diverses tâches d'entretien. Nous décidons, tout de même de tenter une approche. Au droit de la bâtisse, se trouve une imposante maison victorienne abandonnée elle aussi mais dont tous les

accès sont condamnés. Par chance, son jardin est accolé à celui de l'observatoire. La clôture qui les sépare est moins robuste et présente déjà différentes ouvertures pour accéder à l'objet de notre recherche. Les différents explorateurs passés par là auparavant ont laissé derrière eux un petit chemin qui se dessine jusqu'à notre objectif. Nous passons donc le grillage et restons tapies dans le sous bois attendant que l'homme se déplace, nous donnant ainsi une fenêtre d'accès. Pendant ce temps, nous observons les différentes entrées qui pourraient se présenter, mais rien. Puis, un craquement se fait entendre, l'homme regarde dans notre direction mais, par chance, ne semble pas nous apercevoir et il continue ensuite son activité. Nous sommes tétanisées, la peur de nous faire coincée prend le dessus et le manque d'accès direct, nous ferons finalement rebrousser chemin une seconde fois.

Quelques années se sont écoulées, je suis maintenant au milieu de ma seconde année de bachelier et le destin fait bien les choses, car le projet que nous allons réaliser pour ce quadrimestre s'implante sur le site de l'observatoire de Cointe. Une première visite est programmée avec l'ensemble des étudiants. Nous parcourons l'espace extérieur mais malheureusement sans visite de l'intérieur prévue. Ne pouvant pas laisser filer cette aubaine, l'une de mes camarades m'accompagne pour tenter de se glisser à l'intérieur pendant le temps libre qu'il nous était accordé pour déambuler dans le site et prendre des photos. Derrière un buisson, nous apercevons un accès par l'une des fenêtres des caves. Nous nous y engouffrons discrètement et commençons à explorer les longs couloirs vides de l'édifice. Nous dénichons un escalier qui monte dans l'une des tours de l'observatoire. Nous commençons notre ascension jusqu'à ce que j'aperçoive un détecteur de mouvement. Ce dernier ne semble pas réagir sur le moment mais peu de temps après une alarme se fait



Fig. 42



Fig. 43

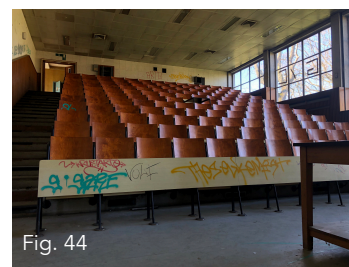


Fig. 44



Fig. 45



Fig. 46

entendre au loin. Il est difficile de dire si nous en sommes la cause mais devant ce doute trop important nous rebroussons chemin et regagnons nos compagnons comme si de rien n'était. Peu de temps après, une seconde visite est organisée pour les étudiants auxquels il manquerait certaines données ou clichés. Je joins ma compatriotes d'aventure habituelle à se mêler à l'aventure. Le groupe d'étudiant est plus restreint cette fois et l'intérieur est accessible. Il est agréable de réaliser une exploration sans l'adrénaline et le stress coutumier. Nous déambulons donc dans les différents bâtiments accompagné du professeur présent pour encadrer la visite. Ce dernier certainement peu familier d'une exploration telle que celle ci, se prend au jeu. Il tente de pousser les différentes portes closes, prend des photos et s'émerveille devant ce spectacle sortant de l'ordinaire. Cet attrait qu'il démontre est presque aussi fascinant pour moi que la visite en elle-même. La partie néo-gothique du site marquée par ses nombreuses tours permet de découvrir les systèmes utilisés pour un observatoire avec les mécanismes impressionnants qui permettent d'ouvrir les coupes dominant les tours. La partie la plus récente quant à elle, se compose de différentes salle de cours dont un grand amphi théâtre qui est l'attraction phare pour les explorateurs urbains. Cette exploration restera l'une des plus marquantes à mes yeux à la fois de par la qualité architectural du site et de par la possibilité, ensuite, de l'étudier et de concevoir un projet en lien avec ce site exceptionnel.



Fig. 47

3. Friches urbaines ou lieux abandonnés

3.1. Notion de friches urbaines et de « lieux abandonnés »

Par définition, le terme friche urbaine est un terrain en milieu urbain laissé à l'abandon ou utilisé à titre transitoire dans l'attente de recevoir une nouvelle affectation. Il peut prendre des formes variables, se limiter à une propriété ou s'étendre sur l'ensemble d'une ville. Sa durée de mise en friche est également variable. Elle est associée à une période transitoire mais qui, dans certains cas, peut s'avérer définitive. La notion de friche caractérisée par l'abandon partiel et temporaire fait alors place à un espace naturel, une friche permanente complètement renaturalisée.

La notion de « friche urbaine » est à nuancer avec le terme « d'espaces abandonnés ». Concrètement, ces espaces sont identiques, ils renvoient l'un comme l'autre à l'abandon et tout ce qui s'y rattache. La différence sémantique qui leur est attribuée est issue du regard porté sur ces derniers. Le terme friche désigne une perte de fonction du lieu, en général temporaire. Cette notion renvoie à la possibilité d'une reconversion, le lieu est abandonné pour un laps de temps réduit et retrouvera une affectation identique ou neuve une fois cette période de mise en friche terminée. Ce principe de fonction perdue est important pour définir le concept de friche. Il permet de comprendre le caractère différentiel opérant entre un espace abandonné qui sous-tend à une temporalité plus longue ou même définitive et une friche perdant temporairement la fonction qui lui était attribuée mais possédant toujours un potentiel de réhabilitation. (Le Gallou, 2023)

De plus, le terme de friche est associé à un vocabulaire plus scientifique, contrairement aux espaces abandonnés, terme certainement moins académique, issu d'un langage plus actuel, popularisé et devenu une expression récurrente dans l'exploration urbaine. Aude Le Gallou s'est interrogée dans sa thèse sur la question de la différenciation de ces deux notions et le pourquoi de ce choix terminologique par les premiers acteurs concernés, c'est-à-dire les explorateurs urbains. La réponse trouvée pour légitimer le fait qu'actuellement on parle plus de lieux abandonnés que de friche, réside dans une évolution du regard porté sur ces milieux délaissés. Le concept d'espaces abandonnés définit une nouvelle catégorisation spatiale. La friche qui définit un espace ayant perdu sa fonction, ne peut plus se nommer comme telle puisqu'elle a retrouvé un usage. Bien que cet espace demeure dans un état d'enfrichement, il acquiert une certaine valeur qui le fait passer de stade de simple friche à un espace abandonné qui est le siège d'une activité,

l'exploration urbaine. Cette pratique initie donc une nouvelle forme de définition qui tend à différencier les friches des espaces abandonnés. La friche étant un lieu externe à cette activité, ou possédant un potentiel d'exploration qui pourrait la faire évoluer en espace abandonné. Partant de ce point, il est possible d'en déduire que le premier stade d'évolution d'un espace abandonné est la friche, tout lieu potentiel à une exploration urbaine fut au commencement une friche jusqu'à attirer le regard de certains curieux. Les espaces abandonnés sont de part nature des friches qui connaissent une valorisation de par l'attractivité qu'elles dégagent du point de vue des explorateurs urbains qui y trouvent un certain intérêt esthétique. Toujours selon la géographe, il existerait trois facteurs principaux de valorisation menant ces friches à devenir des espaces abandonnés. Premièrement, de par l'augmentation constante, cette dernière décennie, de la diffusion d'images consacrées aux friches urbaines, valorisant l'esthétique de ces lieux oubliés. Le second facteur est lié à l'urbex et sa popularité grandissante. La médiatisation que connaît cette pratique dernièrement, donne de la visibilité à cette activité mais aussi par conséquent aux lieux qui permettent à l'urbex d'exister. L'exploration urbaine offre à ces espaces abandonnés une valorisation expérientielle. Au fur et à mesure, le lieu n'est plus perçu comme un espace délaissé, il va être considéré comme un objet d'activité qui donne la possibilité de vivre une expérience nouvelle qui sort des sentiers battus. Le dernier facteur est lié à l'imaginaire fort qui se crée autour des espaces abandonnés et de l'urbex. La chercheuse qualifie cet imaginaire de « front pionnier » car il sous-tend à des lieux qu'il faut conquérir. (Le Gallou, 2023)

Dans le cas particulier où la friche s'étend sur l'ensemble d'une ville, les causes de son abandon peuvent être directes et irréversibles comme notamment une guerre ou une catastrophe naturelle qui causerait des dégâts trop importants pour imaginer une reconstruction. En réalité, les causes d'un abandon de masse sont souvent initiées de façon plus insidieuse, le cas de l'abandon progressif des cités minières en est le parfait exemple. La fermeture des sites d'extraction durant la révolution industrielle entraîna la cessation d'activités pour les différentes usines profitant de ces mines et de ce fait provoqua le départ de la population en recherche d'un nouveau travail. L'activité économique de la région étant ralentie, les abandons successifs finirent par toucher l'ensemble du quartier, rendant les services publics désormais inutiles. (Le Gallou, 2018) Le cas le plus connu de ville fantôme en Belgique est Doel, bien que les causes de son abandon ne soient pas liées à l'effondrement minier ; il fait tout de même référence à un bouleversement industriel. En effet, ce village situé trop près des tours nucléaires a vu

l'entière de sa population délocalisée au profit de l'évolution technologique, cas qui peut être assimilé à celui qu'a connu la période de révolution industrielle hormis le fait que l'abandon eut lieu par la force des choses alors qu'ici il a été imposé. La cité anversoise est aujourd'hui complètement vide ; seul un bar reste ouvert et survit grâce aux quelques visiteurs en quête d'aventures. Les maisons totalement barricadées sont désormais le support permettant aux graffeurs d'exprimer leur art.

Un exemple de friche comme celui de Doel qui s'étend sur l'ensemble d'un même territoire ne crée aucune discontinuité spatiale. Au contraire, si la friche est limitée et s'introduit dans un espace périphérique resté actif, la discontinuité spatiale et temporelle prend une plus grande importance. Les différentes dimensions temporelles causent un écart entre le terrain resté à l'abandon et son contexte. Cet écart ne peut que se creuser davantage devant la soumission du lieu à son abandon laissant s'amplifier la détérioration et la renaturalisation. Une temporalité spatiale en distension qui aboutit à une distanciation physique toujours plus importante. Ce processus se voit souvent accéléré par l'enclosure de la propriété représentante de l'opposition à l'espace social normé actuel. Afin d'éviter toute contagion, la friche, considérée comme une zone de non-droit, est interdite d'accès et cachée par des palissades accentuant encore davantage les barrières spatio-temporelles érigées. Ces zones sont perçues dans l'imaginaire commun comme des lieux dangereux accueillant des déclinaisons d'activités illégales, passant de la prostitution au trafic de stupéfiants. Cette criminalité associée augmente le sentiment de rejet provoqué et cette discontinuité à la fois temporelle, spatiale et psychique. Les friches sont dites marginales dans le sens où elles sont un entre-deux, une épaisseur transitionnelle entre des milieux naturels et l'espace social (Winnicott, 1975). (Bachimon, 2014)

3.2. La valeur de l'oubli

L'oubli repose sur une distanciation spatio-temporelle marquée par une phase plus au moins longue d'abandon. Elle s'accompagne d'une recomposition mémorielle initiée par la perte de la valeur marchande du bien qui se voit progressivement remplacée par la valeur mémorielle acquise par son abandon. La distanciation, créée avec les valeurs d'origines, donne la possibilité à ces édifices délaissés de réinventer leur raison d'être. Ils peuvent de ce fait acquérir une valeur à la fois touristique mais aussi identitaire. La perte de la valeur foncière du bâtiment et donc de sa valeur marchande est alors remplacée au fur et à mesure par sa valeur mémorielle qui aboutira finalement à une marchandisation de ce nouvel attrait par le tourisme ou l'exploration urbaine. L'urbex participe également à ce

nouveau type de marchandisation conçu sur la valeur de l'oubli car bien qu'elle ne monnaie aucun argent, elle se base sur un système de troc qui demande un certain investissement personnel dans la recherche d'adresses à échanger par la suite. Mais il n'est pas complètement exact de dire que l'urbex ne monnaie aucun argent car désormais il est possible d'acheter des adresses de lieux abandonnés. Comme vu précédemment, depuis quelques années, certains collectifs créent des sites internet sur lesquels il est possible de trouver de multiples lieux à explorer, pour la modique somme de quelques euros. (Bachimon, 2014)



Fig. 48 : Photo de Urbexsession : Doel (Belgique)

La valeur de l'oubli est caractérisée également par le biais des différents artefacts abandonnés sur place et qui participent grandement à la plus-value du bien. Ce désir de reconquête mémorielle se base principalement sur le lien étroit qui existe avec l'histoire aussi bien matérielle qu'immatérielle. Les multiples objets laissés attestent d'une valeur identitaire forte, qui peut être marchandée, monnayée par une visite touristique ou par la revente (Bachimon, 2014). Malheureusement, tout un chacun ne possède pas le même sens éthique et n'accorde pas la même valeur à l'oubli et aux éléments qui le constituent. De ce fait, beaucoup d'objets sont amenés à disparaître au profit des intérêts vicieux d'une personne avide et sans scrupule devant un abandon forcé issu de situations parfois

dramatiques. La valeur mémorielle alors retrouvée se voit une fois de plus arrachée au lieu. Seuls les meubles trop imposants pour être déplacés sont laissés sur place comme les lits et les commodes. Mais bien que le site ait perdu une fois de plus sa valeur mémorielle, il va la reconquérir par d'autres moyens...

Après avoir passé ces différentes phases d'exploitation, ces friches ne laissant derrière elles qu'une structure en ruine semblent ne plus pouvoir offrir aucun potentiel de nouvelles fonctionnalités. La valeur de l'oubli peut se construire par de multiples moyens et la reconquête de la végétation ajoutée à la détérioration lente de l'architecture offre des perspectives nouvelles d'exploitation. Ces sites renaturalisés présentent toujours des qualités visuelles et atmosphériques qui poussent les explorateurs à s'y engouffrer pour en découvrir les derniers secrets qu'il pourraient encore receler.

Mais alors, comment donner une vraie valeur à cet oubli dans la mesure où nous évoluons dans un monde transitoire qui n'a de cesse de modifier la valeur mémorielle que nous accordons aux éléments qui nous entourent ? Prenons l'exemple d'un centre historique d'une ville. Présent depuis des siècles, il a connu de nombreuses phases d'occupation, initialement rempli de petits commerces artisanaux. Aujourd'hui quasiment tous ont fermé pour laisser place à des restaurations mondaines ou des magasins qui pullulent de confection made in china (Bachimon, 2014). Mais qu'advient-il le jour où ces commerces n'auront plus leur place ? Le mouvement est déjà en marche ; le cas de la ville de Namur en est un bon exemple. Les commerces ferment au fur et mesure, affaiblissant toujours davantage l'attrait pour le secteur et donc par conséquent l'économie. Les centres commerciaux faciles d'accès et couverts à l'abri des intempéries offrent de nombreux avantages au détriment des longues rues commerçantes polluées par le trafic automobile. Qu'advient-il alors une fois que cette nouvelle délocalisation sera totalement opérante ? Comme pour les friches, les phases d'exploitation se multiplient et l'homme ne semble jamais en perte d'innovation, il trouve toujours le moyen de se réapproprier son environnement.

La valeur de l'oubli est donc passagère ; elle prend diverses formes au cours de son évolution, mais elle parvient toujours à placer une certaine valeur mémorielle. Le sens ou l'identité donnés à un lieu abandonné résultent d'un processus cumulatif basé en majeure partie sur l'enfrichement de ces zones. La valeur ajoutée acquise par la naturalisation apporte a posteriori une valeur culturelle et touristique. Ces friches ne sont

donc pas en réalité la représentation de l'oubli, car elles conservent un certain attrait pour ceux dont l'abandon offre des perspectives de découvertes. Pouvons-nous encore parler de friche dans la mesure où elles ne sont plus des espaces en attente d'une attribution de fonction ? En définitive, n'en possèdent-elles déjà pas une ? La valeur accordée à l'abandon fait revivre ces lieux oubliés qui, désormais, ne le sont plus vraiment. (Bachimon, 2014)

3.3. Post-friche : la reconquête urbaine

La mise en friche de certains secteurs de la ville peut parfois trouver son origine dans des raisons politiques, forçant des quartiers entiers à l'abandon. Ces zones jugées insalubres et dégradées par le manque de civilité des habitants qui les occupent, subissent la vision sociétale de récupération de ces espaces visant à opérer un certain nombre de modifications urbanistiques en vue d'une gentrification future. Un exemple bien connu est celui des ghettos ethniques défavorisés new-yorkais du XXe siècle et plus particulièrement le cas de la ville de Harlem. Dès 1904, des populations afro-américaines s'installent dans la ville sous l'impulsion d'un entrepreneur d'origine africaine. Durant les deux décennies qui suivirent, le nombre d'habitants de couleur n'a cessé de croître jusqu'à atteindre son point d'orgue en 1920. Harlem devient alors un quartier emblématique de la culture africaine et le théâtre d'une explosion artistique, musicale, nommée la renaissance d'Harlem. Le jazz et toute l'économie qui s'y raccroche occupent une grande place dans la construction de la ville, mais vont également être la cause de sa destruction. En effet, les nombreux clubs qui parcourent la ville deviennent des hauts lieux de criminalité. Celle-ci s'y développe comme une gangrène, attisant le contrôle sur les boîtes de nuit, l'alcool et les jeux. Ce mauvais cocktail initiera vers les années cinquante une période d'agitation ponctuée d'émeutes qui laisse ce nouveau ghetto dans un délabrement et une insalubrité avancés. Ce quartier constitué désormais exclusivement d'une population dans le besoin, délaissé par les blancs et les riches noirs, va subir dans les années 1980 un grand remaniement. La situation est telle qu'il est temps d'agir dans un endroit jugé mal famé et dangereux. Le quartier se gentrifie alors peu à peu et va s'ouvrir au tourisme. Cette reconstruction encouragée est le fruit de la mise en friche assistée et du jeu subtil qui consiste à introduire petit à petit des familles noires dans des quartiers blancs. Celles-ci payent un loyer inférieur, ce qui entraîne la chute progressive du marché par le rachat intensif de logements à des prix dégressifs. Cette technique oblige certains habitants in fine à abandonner leur maison par le biais de locataires insolvables. Le bien alors se

dégrade, est peu entretenu, devient assez vite délabré, vacant et squatté. Cet effet boule de neige aboutit à des quartiers complètement dévastés créant des vides urbains ayant perdu toute valeur marchande. Cette technique de mise en friche forcée permet donc de rendre les acquisitions très bon marché. Elle est même parfois appliquée à des quartiers centraux normalement hors de prix, mais rendus accessibles financièrement et autorisés par l'urbanisme, ouverts ainsi à de nouveaux grands projets urbains. (Bachimon, 2014)

La reconquête urbaine s'effectue également par le biais mémoriel qui fait de la valeur historique du bien un objet marchandisable. Elle devient le témoin du passé, riche d'enseignement et régale un public avide d'histoires macabres en recherche d'un frisson modéré pour assouvir une curiosité parfois déplacée. Des visites touristiques sont organisées ; sont créés des tours de la ville et autres inventions ludiques afin de rendre ce passé, souvent tragique, monnayable : autant d'activités agréables qui produiront des bénéfices (Bachimon, 2014). N'est-ce pas assez stupéfiant de constater que le tourisme se base souvent sur des événements graves ou des catastrophes qui finissent par produire une économie et des profits ? Aude Le Gallou en fait notamment référence dans ses ouvrages sur Berlin et Détroit : deux villes qui ont connu, comme nous l'avons vu, des bouleversements économiques ou politiques menant à des abandons massifs et développant du même fait une activité économique liée au tourisme de l'abandon.

3.4. Peut-on toujours parler de « lieux abandonnés » ?

Comme énoncé plus haut, la différenciation et la distance qui existent entre la notion de friche et de « lieux abandonnés » sont minces. Il en va de même pour la définition de ces deux espaces, supposés avoir perdu toutes fonctionnalités et de ce fait catégorisés comme site à l'abandon. Mais dès lors que ces espaces délaissés retrouvent un semblant d'activité ; peut-on toujours les qualifier de « lieux abandonnés » ?

Deux réponses sont proposées : la première, se base sur la définition pure de ces lieux. Si le terme de friche ou espaces abandonnés est attribué à un endroit ayant perdu sa fonction, alors les différents sites dédiés à l'exploration urbaine, ne peuvent plus être défini comme tel. Car bien qu'ils connaissent un oubli partiel et une dégradation certaine, qui sont les caractéristiques physiques de ces dit lieux, ils ne peuvent plus prétendre être absents de toutes fonctions. La deuxième proposition de réponse se dirige à l'opposé de la première, car si ces lieux sont les terrains de jeu des explorateurs urbains, c'est

justement parce qu'ils sont à la base des friches ou des lieux abandonnés, caractérisés par l'oubli, la détérioration et la naturalisation, objet de recherche des pratiquants. En définitive, la réponse qui semble la plus adéquate tend vers une différenciation des termes de friches et d'espaces abandonnés : la notion de friche qualifiant un espace oublié, sans fonction et n'étant pas le siège d'une activité comme l'urbex. Inversement, le terme « d'espace abandonné » sera utilisé pour un lieu témoin de certaines appropriations. Un semblant d'activité qui fait passer le lieu de l'état de friche à un espace abandonné.

Après avoir établi une différenciation entre friches et espaces abandonnés, la question se pose encore de comprendre à quel moment ces lieux abandonnés témoins des nombreuses visites des explorateurs urbains connaissent un tel succès qu'ils basculent de simple spot d'urbex à une attraction touristique. Les réponses apportées tentent de définir un seuil entre exploration urbaine ponctuelle et tourisme. Où situer l'abandon quand il est source d'appropriation ?

Le point crucial qui fait automatiquement passer un espace abandonné vers un lieu touristique est la marchandisation. En effet, dès lors qu'une activité monnayable est introduite sur un site supposé être libre de toutes restrictions ou monétisations, il bascule dans un système économique qui fait de lui un lieu touristique. Des exemples ont largement été exposés au long de cette recherche ; comme la ville de Berlin et de Détroit, étudiées par Aude Le Gallou. Des visites guidées, un encadrement sécurisé, voire des navettes sont autant d'éléments représentatifs d'une activité touristique, bien éloignée de la liberté accordée aux explorateurs urbains. Toutes les caractéristiques associées à l'urbex, telles que le travail d'enquête pour trouver l'adresse puis l'accès, en définitive l'exploration nécessaire, sont absentes dans le cadre d'une visite encadrée. C'est pourquoi le terme « d'exploration » est préféré lorsque l'on parle d'urbex et le terme de « visite » voire « visite touristique » sera plus approprié dès lors qu'un cadre légal ou non est établi, ou du moins que certaines règles sont en vigueur et que la gratuité de cette visite est remise en cause. Cependant, comme vu précédemment, la marchandisation des adresses et de l'accès de multiples sites d'urbex disponible sur la toile est à nuancer avec une visite jugée touristique encadrée et monnayée également. Le fait de devoir acheter ces adresses n'est pas un vecteur suffisant pour faire passer l'urbex vers une activité touristique, car l'exploration reste complètement libre et bien que l'accès soit expliqué, la visite conserve toute sa part d'aventure et une totale liberté de mouvement.

Dans quelques cas exceptionnels, l'exploration urbaine est source d'une appropriation si prononcée qu'elle apporte à ces endroits oubliés une grande valeur mémorielle qui les transforme de lieux abandonnés, théâtre de quelques explorations urbaines, en site touristique. Mais comment ces espaces à l'abandon pourtant révélateurs d'une dévalorisation connaissent-ils un tel succès jusqu'à, dans certains cas, devenir des attractions touristiques ?

La réponse se trouve dans la dévalorisation que les espaces abandonnés connaissent. L'abandon et toutes les caractéristiques qui y sont associées, tel que la dégradation de l'architecture, la naturalisation progressive et la valeur historique, octroient au lieu des qualités esthétiques voire une plus-value liée à son abandon qui le rendent attractif. Ces avantages physiques combinés à un passé historique fort sont les parfaits ingrédients pour créer un site touristique offrant un espace spatio-temporel hors champ des perceptions habituelles que nous côtoyons. Souvent, ces espaces retracent un passé lourd, riche d'enseignement sur les catastrophes que peuvent connaître le monde. Le dernier exemple, que j'ai eu l'occasion de visiter, autant prisée par les touristes que par les explorateurs urbains, est la ville d'Oradour-sur-Glane, en France. Elle est le témoin des ignominies commises durant la seconde Guerre mondiale. Faisant mémoire aux nombreux disparus, ce village pittoresque associe, à la fois, une valeur historique forte, un style architectural d'une autre époque, faisant vivre un voyage spatio-temporel, amplifié par les dégâts causés par les bombes et les incendies, autant d'éléments qui donnent à ce lieu une valeur mémorielle forte. Cette attractivité est issue du savant mélange entre le désir de connaître notre passé, de pouvoir se faire une représentation précise de la vie que menaient nos prédécesseurs, des catastrophes qu'a connu notre monde comme les deux guerres largement documentées, ou encore par le biais architectural qui offre des qualités esthétiques et historiques.



Fig. 49 : Photos personnelles : Oradour-sur-Glane (France)

La valorisation apportée à ces lieux est un fait établi qui répond en partie au débat initial qui fut ouvert au début de cette recherche : l'exploration urbaine comme pratique de dénonciation et de valorisation des espaces abandonnés. La question posée tente de comprendre dans quelle mesure l'urbex impacte-t-il la valeur accordée aux lieux abandonnés et si ces répercussions ont une ascendance positive ou négative. Le diagnostic pour l'exemple de la ville d'Oradour-sur-Glane est frappant de réussite, offrant les qualités recherchées par un explorateur urbain et alliant, à la fois, restauration et conservation de ce patrimoine, assurant la pérennité de ce lieu chargé d'histoire. Ce site n'est donc plus considéré comme un lieu abandonné. Il est entré dans un système touristique qui lui octroie la protection qui manque terriblement aux espaces, autrefois oubliés, transformés en terrain de jeu des explorateurs urbains parfois peu respectueux. Ce malheureux fléau touche la quasi totalité des « spots » d'urbex, dès lors qu'une adresse commence à circuler, le site est détruit en quelques années, parfois quelques mois. Le manque d'intervention de la part du pouvoir public est compréhensible devant les coûts démesurés qu'une restauration pourrait engendrer, mais il pourrait tout de même être questionné. Si l'on questionne le rôle que tient le pouvoir public dans la préservation de ces témoins du passé, l'on peut également questionner l'impact que les architectes pourraient avoir...

4. Valorisation du patrimoine abandonné

Ce mémoire tente de répondre à une question principale qui vise à comprendre dans quelle mesure l'urbex est-il un moteur de revalorisation pour le patrimoine abandonné. Les premiers résultats apportés, portent à confirmer la plus-value qu'offre ce nouveau sport urbain sur ces lieux laissés pour compte. Mais cet engouement n'a-t-il que des points positifs ou au contraire recèle-t-il des failles qui auraient une ascendance négative sur la pérennité de ceux-ci ?

Le premier motif de valorisation apporté à ces lieux oubliés est l'intérêt qu'il leurs est donné. Ces espaces oubliés deviennent le siège d'une activité qui a pour fonction de rendre à ces derniers une partie de l'attractivité qu'ils connaissaient autrefois. L'urbex fait revivre le patrimoine délaissé et non considéré par les pouvoirs publics qui les a mené à cet abandon. Cette pratique permet de valoriser ces lieux car ils sont l'objet de désir des explorateurs urbains qui n'hésitent pas à parcourir de longue distance pour découvrir l'architecture qu'ils ont à offrir. L'exploration urbaine va même jusqu'à, dans certains cas, créer une économie sur base de ces délaissés. La valeur apportée à ces lieux est telle que les pratiquants sont prêts à déboursier une somme d'argent conséquente afin d'y accéder, si l'on cumule le prix engagé pour obtenir l'adresse et les déplacements nécessaires. Dans le cas du « Château Bleu », par exemple, mon amie et moi avons sûrement conduit pour un total de huit heures juste pour visiter cette demeure, sans compter les longues heures d'enquête qui ont été nécessaire pour trouver sa localisation. Une telle action est engagée uniquement si l'objet de recherche possède une grande valeur. Nous pourrions considérer que la valeur mise en jeu ici est d'une moindre importance, car elle ne concerne qu'une partie très restreinte de la population. Cette conclusion est à nuancer devant la popularité grandissante de l'exploration urbaine. De plus en plus d'adeptes rejoignent cette cause jusqu'à, parfois, faire de ces édifices à l'abandon des lieux hautement touristiques poussant de ce fait les autorités à agir en conséquence pour maintenir leur pérennité et dans le même temps pouvoir en tirer certains profits. Mais cet engouement est à double tranchant, car face à l'inaction des autorités engagées, ces lieux sont voués à une destruction totale. L'urbex n'a pas que des points positifs. Le revers de la médaille se trouve dans les nombreuses visites que connaissent ces espaces et qui encouragent la dégradation de ces biens. Le non encadrement de ces explorations et le caractère parfois douteux des attentes de certains pratiquants, plus présents pour piller que pour admirer, n'aide aucunement à la revalorisation qu'initie l'urbex dans sa forme la plus pure.

Le second moteur de valorisation est engagé par l'archivage effectué par cette pratique. En effet, comme énoncé précédemment, l'urbex permet de récolter un grand nombre de données mémorielles que ce soit d'ordre manuscrite ; par la fouille permettant de dénicher de nombreux documents donnant accès à des informations précieuses sur le passé du lieu, ou d'ordre iconographique ; par la création d'un corpus photographique permettant de conserver une trace de ces lieux amenés à disparaître. La valorisation qu'apporte ce travail d'archivage au patrimoine abandonné a toute son importance, car, souvent, les seules informations disponibles pour ces sites proviennent des recherches effectuées par les explorateurs urbains. Prenons l'exemple, du « Château Wolfenstein », dont la visite est décrite au tout début de ce mémoire. Les uniques sources relatant de l'histoire de cette propriété sont issues de site internet ou blogs provenant d'explorateurs urbains. Excepté quelques publications récentes sur les potentialités de rachat et de nouvelles fonctions à y implanter, aucune page ne retrace l'histoire du château pourtant forte de sens par son implication durant la guerre. La documentation rassemblée et l'inventaire photographique créés par les urbexeurs sont donc des sources précieuses d'information devant l'oubli quasi total que ces lieux, pourtant chargés d'histoire, rencontrent.

L'exploration urbaine prétend également porter une valorisation au mouvement engagé, car cette pratique pousse des portes supposées closes. Elle initie une nouvelle forme de liberté, de nouvelles perspectives d'exploitation dans un monde régi par le contrôle et la sécurité (Garrett, 2014). L'urbex requestionne la valeur de l'intrusion qui redéfinit les limites de l'autorisé et du légal. Comme le cite Bradley Garrett, lorsqu'il explore des espaces tels que les tunnels de métro ou les canalisations des villes normalement interdits d'accès, pourtant payés par l'argent des contribuables mais non accessibles pour des raisons de sécurité. L'explorateur urbain surpasse ces interdictions. Il défie les autorités de donner des explications tangibles quant à toutes les restrictions que nous connaissons aujourd'hui. Pourquoi serait-il proscrit d'explorer un environnement dont personne ne prétend en être le propriétaire et ne juge pas opportun de le préserver de la destruction à laquelle il est voué sans entretien ? Dans la mesure où l'urbexeur ne fait que visiter et prendre quelques clichés sans abimer, détruire ou forcer l'entrée, il ne commet aucun crime. Au contraire, il donne à ce lieu délaissé et oublié, une seconde vie. Pourquoi conçoit-on l'architecture si ce n'est pour qu'elle soit vécue et admirée ? A partir du moment où le bâtiment a perdu toute fonction, il ne demande qu'à en trouver une nouvelle. C'est le propre de la réhabilitation ou de la réaffectation tant répandue ces

dernières années. Lorsqu'un espace est délaissé de la sorte, voué à une lente détérioration, il est admirable de voir que malgré ses dégradations apparentes, il éveille toujours un intérêt aux yeux de certains. La beauté qu'il recèle encore n'est pas perceptible au premier coup d'oeil. Il faut commencer par faire tomber les barrières qui associent l'abandon à l'échec et au dégoût, car derrière ce masque se cache l'esthétisme de l'abandon qui a bien plus de charme à offrir qu'il n'y paraît.



Fig. 50 : Photo personnelle : hangars à voiture (Belgique)

CONCLUSION

Cette étude visait à comprendre l'impact que la pratique de l'exploration urbaine peut avoir sur le patrimoine abandonné et déterminer si elle en est un moteur de revalorisation. Pour répondre à cette question, il était de mise de commencer par cerner précisément ce qu'est l'urbex et d'en définir ses motivations. Par les exemples que nous avons expérimentés, notamment en début d'étude et dans la deuxième partie, nous avons pu tisser le fil conducteur de cette recherche et répondre aux questions posées.

En définitive, l'exploration urbaine a-t-elle un impact concret sur la revalorisation du patrimoine abandonné ? Il apparait clairement que l'urbex met en lumière des espaces délaissés et leur octroie, voire leur rend, la valeur mémorielle qu'ils avaient perdue. Le paradoxe quant à cette valeur retrouvée se trouve dans l'attente à laquelle ces espaces sont confrontés, car pour atteindre cette valorisation, ils se doivent d'être confrontés à l'oubli et aux conséquences qui en découlent. Ce n'est qu'à partir du moment où l'esthétique de l'abandon, matérialisée par l'usure du temps et la dégradation, prend place que ces lieux peuvent prétendre devenir les témoins d'une revalorisation. Mais, comme nous l'avons vu, cette plus-value apportée est à double tranchant, car l'urbex ne connaît pas que des points positifs. Il est également un accélérateur de la destruction de ces espaces abandonnés par sa popularisation. Ceci conduit à questionner la valeur portée aux ruines et sa signification exacte devant la multitude des formes d'esthétisme que l'on peut y trouver. Pour Anna Guillo, « *Il y a ruine là où il y a un regard esthétique, regard artistique, urbanistique, anthropologique et, de manière peut-être encore plus évidente bien que moins savante, regard touristique.* » (Guillo, 2015). En résumé, dès lors que certaines personnes s'intéressent à ces espaces abandonnés et y voient une forme de beauté, ils font revivre ces lieux leur permettant de retrouver une forme de valeur par cette activité que l'on peut qualifier de tourisme alternatif (Huin, 2019).

L'urbex permet de mettre en évidence l'émergence d'une nouvelle forme d'esthétisme et des différentes sources d'appropriation qui s'en dégagent. De nombreux urbexeurs, tels que Bradley Garrett ou Jeff Chapman, ont pour objectif de donner une visibilité aux espaces délaissés. Cette mise en lumière honore à la fois l'architecture, l'histoire du site et la mémoire des gens qui y ont vécu (Grandbois-Bernard, 2017). Bien évidemment, cette pratique ne peut prétendre embrasser la cause de tout un chacun, mais les amoureux du risque se réservent le droit de l'expérimenter. Il faut un certain courage

pour pénétrer des lieux interdits d'accès, voire dangereux. Les explorateurs urbains y voient un moyen d'échapper au contrôle perpétuel et donne la possibilité de prendre de la distance avec les contraintes imposées en laissant flâner notre imaginaire dans un espace libéré (Huin, 2019).

Face à ce nouvel engouement pour les ruines et les potentialités ou perspectives qu'il révèle, il est opportun de questionner la place que l'architecte peut occuper. L'urbex, à terme, pourrait prétendre faire émerger une nouvelle forme de conscience à l'égard des ruines et des motifs esthétiques qui y sont rattachés. Reste à déterminer le rôle que pourrait tenir l'architecte dans ce domaine. Que ce soit par la conservation, la restauration ou la réaffectation, mes condisciples et moi-même avons le pouvoir d'agir sur ces lieux délaissés et de ce fait de perpétuer, voire d'approfondir le travail initié par les explorateurs urbains... et finalement avoir un impact concret sur la valorisation du patrimoine abandonné.

La pratique de l'urbex invite à découvrir un monde inexploité, dissimulé sous un épais manteau vert. Cette beauté cachée se voit revalorisée par cette attractivité naissante. Une nouvelle forme d'esthétisme se développe. La détérioration par le temps et la végétation créent des jeux d'ombre et de lumière qui offrent à l'architecture une seconde vie bien différente de celle qui leur était prédite. Elles peuvent offrir des perspectives d'esthétisme qui doivent être considérées et, d'après moi, valorisées davantage.

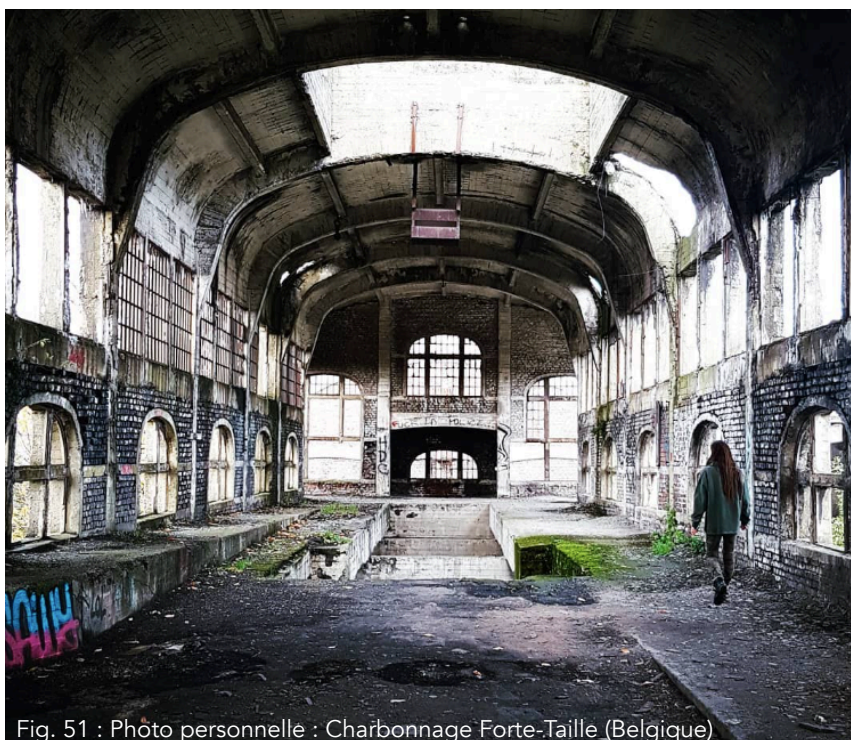


Fig. 51 : Photo personnelle : Charbonnage Forte-Taille (Belgique)

BIBLIOGRAPHIE

- Andres, L. & Grésillon, B. (2011). Les figures de la friche dans les villes culturelles et créatives. Regards croisés européens. *L'Espace Géographique*, vol. 40, n° 1, 15-30.
- Bachimon, P. (2014). Paradoxaux friches urbaines. *L'Information Géographique*, vol. 78, n° 2, 42-61.
- Booth, H. (2012). Vue d'ensemble : Exploration Urbaine, par Bradley Garrett. *Le Gardien*.
- Cailloce, L. (2023). Urbex, le grand frisson de l'exploration urbaine. *Le journal CNRS*.
- Colomb, C. & Novy, J. (2016). The selling (out) of Berlin and the de- and re-politicization of urban tourism in Europe's Capital of Cool. *Protest and Resistance in the Tourist City*. Londres, Routledge, 52-72.
- Debord, G. (1956). Théorie de la dérive. *Les Lèvres nues*, n° 9, 6-10.
- Devirieux, S., (2016). Lieux berlinois à l'abandon. L'urbex comme pratique performative de la mémoire. *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, vol. 48, n° 2, 487-496.
- Edensor, T. (2005). *Ruines industrielles : espaces, esthétique et matérialité*. Oxford, Berg.
- Fonticelli C., Vanbutsele S. & Piddu L., 2023, « La friche urbaine, d'erreur en solutions, de solutions en dévoiements. Arpentage à la recherche des friches genevoises », *Urbanités*, #17 / L'erreur est urbaine.
- Garrett, B. (2012). *Place Hacking: Tales of Urban Exploration*. University of London, 359.
- Garrett, B. (2013). Entreprendre l'intrusion récréative: l'exploration urbaine et l'infiltration. *Transactions de l'Institut des géographes britanniques*, vol. 39, 1-13.
- Garrett, B. (2014). *The value of trespass*. Conférence TEDxViennaSalon.
- Grandbois-Bernard, E. (2017). Dans les ruines de la ville postindustrielle, de la friche à la revitalisation urbaine. *Frontières*.
- Grandbois-Bernard, E. (2017). Portraits de maisons à l'abandon. Ruines, photographie et mémoire des villes délaissées. *Frontières*.

- Guillo, A. (2015). « Esthétique touristique et ruines industrielles vues du ciel : l'exemple de Gunkanjima », actes du colloque *Esthétique de la ruine, poïétique de la destruction : la ruine faite œuvre ou l'œuvre en ruine*, 14-15 mai 2014, Université Paris 1, Institut Acte, sous la dir. de Miguel Egaña et Olivier Schefer, Presses Universitaires de Rennes.
- Huin, T. (2019). *L'urbex et ses dérives*. Université de Mons.
- Le Gallou, A. (2018). *Espaces marginaux et fronts pionniers du tourisme urbain : approcher les ruines urbaines au prisme de la notion d'(extra)ordinaire*. Bulletin de l'association de géographes français.
- Le Gallou, A. (2021). *Géographie des lieux abandonnés. De l'urbex au tourisme de l'abandon : perspectives croisées à partir de Berlin et Détroit*. Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.
- Le Gallou, A. (2022). Urbex. Le phénomène de l'exploration urbaine décrypté, de Nicolas Offenstadt. *Urbanités*, Lu, novembre 2022.
- Le Gallou, A. (2023). *Tourisme des espaces délaissés*. Dixit.net.
- Le Gallou, A., Dufraisay, D. & Nussbaum, F. (2021). *L'urbex : exploration des lieux abandonnés*. France Culture.
- Le Gallou, A. & Lesné, R. (2022). Urbex 404 - Interroger la valeur des espaces abandonnés par l'exploration urbaine. *Urbanité #17 / L'erreur est urbaine*.
- Le Gallou, A. & Offenstadt, N. (2023). Urbex, les aventuriers de la friche perdue. *Des lieux pour faire vivre la mémoire*. France Culture, épisode 2/4.
- Lesné, R. (2022). "Urbex and Urban Space": A Systematic Literature Review and Bibliometric Analysis. *International Journal of the Sociology of Leisure*, 425-443.
- Morisson, V. (2021). L'urbex : déchiffrement / défrichage critique. *Etudes irlandaise*. vol. 46, n°1, 93-106.
- Muller, L. (2016). L'urbex, transgression d'une culture urbaine normée. *Chroniques d'architecture*.
- Offenstadt, N. (2022). *Urbex : le phénomène de l'exploration urbaine décrypté*. Paris, Albin Michel.

TABLE DES FIGURES

Fig. 1 : Photo personnelle : Le mini Versailles (France).....	2
Fig. 2 : Photo personnelle : Le Château Wolfenstein (Belgique).....	7
Fig. 3 : Photo personnelle : Le Cockerill (Seraing, Liège).....	9
Fig. 4 : Photo personnelle : Charbonnage Forte-Taille (Belgique).....	9
Fig. 5 : Photo personnelle : Château de l'Alchimiste (France).....	12
Fig. 6 : Photo personnelle : Château du Haut-bois (Belgique).....	15
Fig. 7 : Pompéi (Italie).....	16
Fig. 8 : Photos personnelles : l'Orient Express (Belgique).....	21
Fig. 9 : Photos personnelles : Château Van Moregem (Belgique).....	24
Fig. 10 : Photos personnelles : château de l'alchimiste (France).....	25
Fig. 11 : Photo de Belgium_exploreur : Château des singes.....	28
Fig. 12 : Photo personnelle : L'Orient express (Belgique).....	28
Fig. 13 : Photos de Belgium_exploreur.....	37
Fig. 14 : Photo personnelle : hangars à voiture (Belgique).....	38
Fig. 15 : Photo personnelle : Château Poséidon (France).....	38
Fig. 16 : Photos de Belgium_exploreur : Le mini Versailles (France).....	39
Fig. 17 : Photos personnelles : Le mini Versailles (France).....	40
Fig. 18 : Photo de Belgium_exploreur : Château de Haut-bois (Belgique).....	41
Fig. 19 : Photo de Belgium_exploreur : maison Popey (Belgique).....	42
Fig. 20 : Photo personnelle : château Bleu (France).....	42
Fig. 21 : Photo de Belgium_exploreur : château de l'alchimiste (France).....	43
Fig. 22 : Photo personnelle : château Banana (France).....	43
Fig. 23 : Photo personnelle : Château de Valgros (France).....	44
Fig. 24 : Croquis : Château Colimaçon (France)	45
Fig. 25 : Croquis : Manoir Nottebohm (Belgique).....	45
Fig. 26 : Croquis : Château Poséidon (France).....	45
Fig. 27 : Photo personnelle : Château de Serinchamps (Belgique).....	46
Fig. 28 : Photo personnelle : Château Bleu (France).....	47
Fig. 29, 30, 31, 32, 33, 34 : Photos personnelles : Château Bleu (France).....	48
Fig. 35, 36, 37, 38 : Photos personnelles : Le Cockeril (Belgique).....	49
Fig. 39, 40, 41 : Photos personnelles : Le Cockeril (Belgique).....	50
Fig. 42, 43, 44, 45, 46 : Photos personnelles : L'observatoire de Cointe (Belgique)....	51
Fig. 47 : Photo personnelle : L'observatoire de Cointe (Belgique).....	52

Fig. 48 : Photo de Urbexsession : Doel (Belgique).....	56
Fig. 49 : Photos personnelles : Oradour-sur-Glane (France).....	61
Fig. 50 : Photo personnelle : hangars à voiture (Belgique).....	65
Fig. 51 : Photo personnelle : Charbonnage Forte-Taille (Belgique).....	67